Frc 1.451
15

MÉMOIRE

SUR

LES TROIS DÉPARTEMENS

De Corcire, d'Ithaque et de la mer Égée.

PAR les citoyens D'ARBOIS FRÈRES, ci-devant officiers de l'état-major-général de l'armée d'Italie, division du Levant.

PREMIÈRE PARTIE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE D'ANDRÉ.

AN SIXIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

N° 1

MÉMOIRE

SUR

LES TROIS DÉPARTEMENS

De Corcire, d'Ithaque et de la mer Égée.

Il est intéressant aujourd'hui pour les Français, en général, et pour le gouvernement en particulier, de connoître avec quelque détail, le nouveau territoire que le traité de Campo-Formio vient d'assurer à la république, au sein de la mer Ionienne. C'est ce qui nous engage à publier ce mémoire, dans lequel on trouvera des notes assez exactes sur l'étendue des isles, leurs productions, leur population et les mœurs de leurs habitans. Introduction.

Ces isles sont peu connues.

On observe que ce pays, quoiqu'il soit placé à peu de distance du continent de l'Italie, et qu'il ait long-tems fait partie intrégrante et principale d'un des gouvernemens les plus anciens de cette partie de l'Europe, est cependant fort peu connu. On a vainement cherché à Venise et dans plusieurs autres grandes villes d'Italie, quelque ouvrage public sur ces peuples, autrefois fameux, sous le nom de Grecs, on n'a rien trouvé de satisfaisant; et c'est pour nous un nouveau motif de rédiger les connoissances que nous avons pû acquérir dans le commerce de quelques hommes instruits, que nous avons fréquentés pendant notre séjour à Corfou.

Plan du mémoire.

Nous allons donc essayer de faire connoître l'état ancien des isles du Levant, leurs révolutions, leurs situations au moment où les Français y ont abordé, et les changemens qu'ils y ont opérés dans les institutions et les mœurs des habitans. Nous terminerons par proposer nos idées sur les moyens d'améliorer ces

nouvelles possessions de la république, et de rendre la réunion des isles aussi avantageuse qu'elle peut l'être aux deux peuples respectifs de la France et de la Grèce.

Les isles connues, durant l'ancien gouvernement de Venise, sous la dénomination de Levant vénitien, consistent en cinq principales; savoir dans l'ordre où elles se trouvent placées sur la carte, du nord-est au sud-est, Corfou, Ste.-Maure, Céphalonie, Zente et Cerigo.

Nombre des isles.

Leurs noms.

De l'isle de Corfou, dépendent celles de Paxo et Anti-Paxo, de Merlere et de Fano, et les écueils du Lazareth et de Vido. Les postes de Buthrotum et de Parga, situés sur la terre ferme de l'Epire, aux deux extrémités du canal de Corfou, en dépendent aussi.

Dépendances de l'isle de Corfou.

Le promontoire de Leucate, connu aujourd'hui sous le nom de Capo-Ducato, fait partie de l'isle de Sainte-Maure. Les deux postes de Vonizza, et de Prévesa, sur le continent turc, dans le golphe de l'Arta, sont très-voisins de cette isle.

De celle de Ste.-Maure.

De celle de Céphalonie.

Théacki, autrement petite Céphalonie, qu'on croit être l'ancienne Ithaque, est une dépendance de l'isle de Céphalonie.

De celle de Zente.

Les deux isles Strophades sont voisines et dépendantes de celle de Zente.

De celle de Cérigo.

De l'isle de Cérigo, dépendent celles de Cérigotto et les Dragonnières.

Nous décrirons successivement ces isles principales et secondaires, de même que les postes de la terre ferme.

Isle de Corfou.

Son étendue.

La longueur de cette isle est d'environ 70 milles d'Italie, depuis le cap Sidari jusqu'au cap Blanc du levant. Sa plus grande largeur est d'environ 30 milles, depuis le cap Barbaro, jusqu'à celui de Palacrum, et sa circonférence est d'environ 180 milles. Pline lui donne 94 milles de longueur, et Volatérano 97; un historien de Venise en conclut que du tems de ces auteurs, l'isle de Corfou étoit unie à celle de Paxo, et il suppose

qu'elles ont pu être séparées l'une de l'autre par quelque tremblement de terre, qui forma ce canal de dix milles, qui existe aujourd'hui entre elles; ce fait n'est pas sans vraisemblance, mais l'histoire n'en conserve aucune trace. L'isle de Corfou n'est séparée du continent de l'Epire que par un canal de deux milles, elle est située à l'entrée du golphe de Venise, dont elle semble être la porte; elle fut long-temps considérée comme le boulevard de l'Italie; c'est en effet la seule des isles du Levant qui ait un systême de fortification pour la défense de sa capitale. La petite rivière de Menzogni, qui prend sa source près de l'antique forteresse de Gardichi, arrose cette partie de l'isle, rafraîchie dans les autres, par des ruisseaux et des fontaines, qui coulent des montagnes dans les vallées; l'air y est si tempéré, que l'on goûte au milieu de l'hiver les douceurs du printemps; il est extrêmement rare d'y voir de la neige ou de la glace; elle produit abondamment de l'huile et des vins, vantés par Athenée; on y

Conjecture.

La distance de l'Epire.

Elle est le boulevard de l'Italie.

Sa température.

Ses productions.

recueille une espèce de figues que les habitans du pays nomment Frakazzani, qui passent pour les meilleures du monde ; les grains y sont rares, parce que, sous un gouvernement dur et oppresseur, l'agriculture est abandonnée ; les habitans tirent cette denrée de l'Epire, dont ils sont voisins.

D'où elle tire ses grains.

Cette isle renferme une ville et quelques villages ou terres avec une population de 70 mille ames, composée de Latins, de Juifs et de Grecs. Ces derniers y sont dans une proportion très-supérieure aux deux autres nations.

Sa population.

Sesrevenus.

Les revenus de l'isle consistent en impôts sur les vins étrangers et du pays, sur l'eau-de-vie et sur le tabac; en une douane et dîme d'huile, une douane de mer et dans quelques maisons appartenantes au public, et louées à des particuliers. Tous ces revenus sont affermés, et s'élèvent par année à plus de quatre cent mille livres monnoie de France.

Sa réunion à la république de Venise.

Ce fut en l'année 1386, que l'isle de Corfou se donna volontairement à la république de Venise. Un acte so-

lemnel fut rédigé en onze titres par les habitans eux-mêmes, et confirmé par les Vénitiens, qui leur accordèrent le privilège d'être gouvernés par leurs propres magistrats, sous la seule condition que l'autorité supérieure et la présidence seroient confiées à un patricien de Venise, sous le titre de provéditeur. Cette forme de gouvernement fut conservée jusqu'à l'année 1420, où l'on adjoignit trois autres patriciens au provéditeur, deux desquels eurent le titre de conseiller, et le troisième celui de bailli. Ces quatre patriciens unis, composèrent le gouvernement de Corfou, jusqu'à l'époque de la révolution de Venise et l'arrivée des Français. Cette isle eut ses évêques particuliers avant la conversion de Constantin, puisqu'on trouve dans les actes du concile de Nicée, contre Arius en 325, un certain Apoléodore, évêque de Corcire, nom ancien de Corfou; lorsque ce siège épiscopal fut changé en archevêché, on y attacha comme suffragans, plusieurs diocèses de l'Epire, et ceux des isles de Zente et de

Son ancien gouvernement.

Changement dans la forme de son gouvernement.

Elle eut ses évêques avant Constantin.

Son siège épiscopal en archevêché.

Céphalonie. Les Turcs, en s'emparant de l'Epire, ont détruit quelques branches de cette hiérarchie ecclésiastique dont les Français ont coupé le tronc, en réunissant Corcire à la république.

Il n'existe dans l'isle entière qu'une seule paroisse du rite latin. Le clergé grec a son chef nommé Protopapa, qui étoit élu par l'ancien conseil et par le clergé même de l'isle.

Du Protopapa des grecs.

On n'entre dans ces détails que pour faire connoître la situation de cette isle, au moment où elle a passé sous le gouvernement de la république.

Histoire ancienne de Corfou.

Noms anciens de l'isle de Corfou.

L'isle de Corfou eut différens noms; le premier sous lequel on la trouve désignée dans les anciens écrivains est celui de Drépanés, mot grec qui signifie une faulx; on voulut sans doute, par cette dénomination, exprimer la figure de l'isle. Elle fut encore nommée Macris, vraisemblablement à cause de sa forme allongée. Homère

Pourquoi nommée Drépanés.

Macris.

et quelques autres auteurs anciens l'ont nommée Schiria, et les mythologues prétendent que ce nom lui vient des prières que Cérès faisoit à Neptune, pour que les dépôts des fleuves qui descendoient du continent voisin, ne comblassent point un jour le sein de la mer, et ne rendissent point Corfou une presqu'isle; enfin, elle fut appelée Corcire, et si nous en croyons Diodore de Sicile, elle emprunta ce nom d'une nymphe, fille d'Azopo, de laquelle Neptune eut un fils nommé Phéace. Ce fils de Neptune fut le premier roi de l'isle, qui, de son nom, fut appelée Phéacie, et ses habitans Phéaciens, jusqu'au temps d'Homère. On suppose que le nom moderne de Corfou lui vient des écrivains du moyen âge, qui donnèrent le nom grec de Coriphée à un des pics les plus élevés de l'isle.

Schiria.

Pourquoi nommée Corcire.

D'où lui vient le nom Phéacie.

Conjecture sur son nom moderne.

Les poëtes Grecs ont tellement enveloppé de fables l'existence et les faits des premiers habitans de cette isle, qu'il est difficile d'en parler avec certitude. Ils prétendent que

Incertitude sur l'existence de ses anciens habitans.

les Argonautes y abordèrent avec Médée; qu'elle y célébra son mariage avec Jason : que ces émigrans de la Colchide y établirent leur domicile ; Homère parle de l'arrivée d'Ulysse qui s'y réfugia après son naufrage. Il la nomme l'isle fertile de Schiria, et lui donne pour premiers habitans, des hommes venus des plaines d'Hypérie, ancien nom de la ville de Camérina, sur la côte méridionale de la Sicile ; il nous entretient des jardins du bon roi Alcinoüs, situés dans l'isle fertile de Schiria, et des soins domestiques de la princesse Nausicaa...... Mais passons à des tems plus connus et marchons avec l'appui des monumens historiques.

Homère la nomme toujours l'isle fertile de Schiria.

Les jardins d'Alcinoüs.

La princesse Nausicaa.

Les plus anciens mémoires font mention d'une colonie de Corinthiens, qui fut conduite dans cette isle par Chersicrate, six cents ans après la ruine de Troye, selon Thimée, et quatre cent cinquante ans après la même époque, selon les livres de Thucidide. Quoiqu'il en soit, c'est à Chersicrate et à cette colonie de Corinthiens que l'on attribue la fondation de la ville de Corcire. Depuis

De Chersicrate et d'une colonie de Corinthiens.

ce tems les Corciriens se distinguèrent par les actions les plus courageuses, et selon le témoignage de Tucidide, ils se trouvèrent à toutes les batailles de la Grèce. Dans la fameuse expédition de Xercès, ils accoururent à la défense commune avec soixante vaisseaux armés. Parmi les peuples qui se rendirent les plus redoutables à cette isle, il faut citer les Illyriens qui, après s'être établis sur les côtes voisines, et avoir exterminé les Epyrotes, menacèrent les isles. Dans ce danger, les Corciriens eurent recours à la protection de la république romaine, qui commençoit alors à dominer sur la mer. Cette isle étant tombée par-là sous la puissance des romains, reprit son commerce et recouvra peu-à-peu son ancien lustre. Les Corciriens donnèrent des secours importans aux romains, dans les longues guerres qu'ils eurent à soutenir contre Philippe, roi de Macédoine, et contre Annibal, général des Cartaginois : depuis ce tems jusqu'à la guerre ci-

Les Corciriens se distinguent à la guerre.

Des Illyriens

L'isle passe aux romains.

Elle sert dans les guerres contre Philippe et Annibal.

vile, entre Pompée et César, les historiens ne font plus mention des Corciriens. César étant demeuré vainqueur, les habitans de l'isle se soumirent à lui, et en obtinrent le privilège de vivre sous leurs propres loix en forme de république. Le triumvirat ayant succédé dans Rome à la dictature de César, les Corciriens, qui avoient pris parti pour Antoine contre Octave, furent assiégés et réduits en servitude. Ils obtinrent quelque adoucissement à leur sort sous l'empereur Caligula, mais ce ne fut que sous le règne de Claude qu'ils recouvrèrent leur entière liberté, en récompense des services qu'ils lui avoient rendus dans la guerre contre les Anglais. Vers le même tems ils furent convertis au christianisme.

Elle devient république sous César.

Réduite en servitude sous Auguste.

Eprouve quelques soulagemens sous Caligula.

Claude lui rend sa liberté.

Elle embrasse le christianisme.

L'isle de Corfou continua de faire partie de l'ancien empire romain jusqu'à ce qu'il fut divisé sous Constantin; alors elle fut réunie à l'empire grec, et les historiens nous apprennent que les Corciriens prirent toujours parti pour l'empire d'orient,

Passe sous l'empire grec.

quand il fut en guerre avec celui d'occident. Ils restèrent attachés aux empereurs grecs, même après l'extinction de l'empire d'occident, et ils eurent part aux expéditions de Justinien contre les Goths; aussi éprouvèrent-ils des traitemens cruels de la part de Totila, leur roi, lorsqu'après avoir vaincu la Grèce, l'Epire, l'Etholie et l'Acarnanie, il tourna ses armes victorieuses, contre l'isle de Corfou. Les Lombards, ayant succédé aux Goths en Italie, les habitans de Corfou furent encore soumis à l'empire grec, et méritèrent par leurs services que l'empereur Justin confirmât leurs anciens prévilèges. Dans le tems de l'empereur Héraclius, et sous le règne de Constantin, son neveu, l'isle fut ravagée par les flottes des Sarrazins. Elle n'en resta pas moins fidèle à ses anciens maîtres dans cette circonstance et dans celles qui survinrent ensuite, lorsque ces barbares attaquèrent l'empire grec, sous le règne de Léon-l'Isaurien, cet empereur leur fit des donations que l'impératrice Irêne, mère de Cons-

Elle prend part aux expéditions de Justinien contre les Goths. Fut ravagée par Totila.

Justin confirma ses anciens privilèges.

Ravagée par les Sarrazins.

Léon l'Isaurien lui fait des donations. L'imperatrice Irène les confirme.

tantin VI leur confirma. Ils obtinrent alors un territoire de 50 milles d'étendue en terre ferme entre les villes de Durazzo et de l'Arta, et Corfou compta parmi ses tributaires les villes de Durazzo, Buthrotum, Antigone, Cimara et Appollonie.

Villes tributaires de cette isle.

Après le partage solemnel des deux empires entre Charles et Nicéfore, Corfou continua de faire partie de l'empire grec, et combattit contre le roi Pepin, fils de Charles, pour la conservation de la Dalmatie. Ses habitans ne servirent pas avec moins de succès sous Léon V, et Michel son successeur, dans les guerres contre les Sarrazins, lorsque ceux-ci ayant saccagé l'Italie et la Sicile, mirent le siège devant Tarente, qui appartenoit alors à l'empire grec. Les Vénitiens, mêlés dans cette guerre, furent battus dans le golfe de Crotonne par les Sarrazins, et l'isle de Corfou fut de nouveau désolée par ces barbares; elle fut plus heureuse dans une autre bataille qu'elle leur livra sous l'empire de Bazile le Macédonien.

Elle combat contre le fils de Charlemagne.

Désolée par les Sarrazins.

On

On trouve que, vers ces temps-là, l'isle de Corfou était soumise à un gouverneur grec, quoiqu'elle eût d'ailleurs ses magistrats et ses lois municipales. Lorsque les Normands attaquèrent l'empire grec en Italie, et qu'ils lui enlevèrent presque toute la Pouille et une partie de la Calabre, l'isle de Corfou se distingua par son courage. Cependant Roger, second roi normand, ennemi redoutable de l'empereur Emmanuel, fils de Calojean, poursuivant ses conquêtes dans la Grèce, s'empara de Corfou. Bientôt après, Emmanuel la reconquit avec le secours des Vénitiens, qui voulurent en vain s'approprier cette isle. La paix étant faite entre l'empereur et les Normands, il donna à Alexis, son fils naturel, l'isle de Corfou avec l'Etholie et l'Epire sous le titre de duché; mais celui-ci ne jouit pas longtems de cet apanage, et le successeur légitime de l'empire, nommé Alexis, l'ayant dépouillé de son duché, l'isle retourna à l'empereur.

Elle est soumise à un gouverneur grec.

Se défend contre les Normands.

Roger second s'en empare. Emmanuel la reprend sur lui.

Elle est érigée en duché.

Et retourne à l'empereur.

Lorsque les Français et les Véni-

tiens réunis, eurent pris Constantinople, l'isle de Corfou ne fut point comprise dans le partage des provinces grecques, mais elle resta sous la puissance des rejettons de la famille impériale. Michel, neveu du duc Alexis, en retint le titre ducal et gouverna l'Epire et Durazzo. A celui-ci succéda Théodore son oncle auquel succéda son neveu Michel III, qui établit sa résidence dans l'isle, fit ceindre de murs le lieu de l'Arta, et fortifia dans le continent le château de Buthrotum. Michel IV qui vint après, pour établir plus solidement sa domination, épousa une fille de Théodore Lascaris, qui avoit des prétentions à l'empire grec, alors possédé par les Latins. Après cette alliance, Michel prit le titre de despote de l'Etholie, de l'Epire et de Corfou, et laissa en héritage à son fils Nicéfore, l'Epire et l'isle de Corfou; mais cet héritage ne fut qu'un vain titre. Baudouin, empereur latin, chassé de Constantinople, avoit dans sa détresse, imploré le secours de plusieurs princes de l'occident, et n'en

Elle retient le titre ducal.

Michel III fait ceindre de murs le lieu de l'Arta, et fortifie Buthrotum.

Nouveau titre de Michel.

Baudouin appelle Charles d'Anjou à son secours.

avoit obtenu que de Charles d'Anjou, roi de Naples, qui avoit commencé par s'emparer de Durazzo, et qui se rendit ensuite maître de Corfou. Cette isle lui prêta foi et hommage à condition qu'il lui conserveroit ses anciens privilèges. Mais bientôt le gouvernement français devint odieux aux insulaires, par l'imprudence et la tyrannie du roi Charles, qui dépouilla de leurs fiefs tous les nationaux, pour en revêtir des Provençaux et des Italiens. Il établit dans l'isle un bailly et trois juges pour y administrer la justice avec une autorité suprême et illimitée. Mais ce qui irrita le plus les habitans, fut que ce même roi, d'accord avec la cour de Rome, enleva de la cathédrale de Corfou, l'archevêque et le clergé grec, pour y en substituer un latin. Les Grecs jettèrent les hauts-cris, et pour les appaiser, il fallut consentir à l'établissement d'un Protopapa ou chorévêque, avec un chapitre de trente-deux chanoines du rite grec et autant de nobles insulaires, auxquels on attribua la

Charles s'empare de Corfou.

Le gouvernement de Charles lui devient odieux.

Suppression du clergé grec.

Réclamations des Grecs.

Etablissement d'un Protopapa.

connoissance des différends qui s'élevoient entre les Grecs.

Après avoir établi sa domination dans l'isle de Corfou, le roi Charles s'empara de Lepente, Patras, Vonizza et autres lieux et isles de l'Archipel. Ses conquêtes se seroient étendues bien plus loin, si les Vêpres Siciliennes n'en eussent arrêté le cours. Durant les malheurs de Naples et de Sicile, les Albanois infestèrent l'Epire; et Charles investit de l'isle de Corfou Philippe son neveu, auquel succéda Robert. Après la mort de ce dernier en 1364, Philippe, son fils unique, lui succéda. Les mémoires de l'isle font mention d'un diplôme de ce prince en faveur du clergé grec, dans lequel il prend le titre d'empereur de Constantinople, et de despote de Romanie et d'Achaïe, adressant son décret aux capitaines et aux ministres de la ville et de l'isle de Corfou. A l'extinction de cette branche, l'isle retourna aux rois de Naples; alors régnoit dans cette ville la reine Jeanne, chassée depuis et mise à mort par Charles de Duras, de la famille de France.

Aggrandissement de Charles d'Anjou.

Vêpres Siciliennes.

Corfou passe à son neveu Philippe.

Diplôme de Philippe en faveur du clergé grec.

L'isle retourne aux rois de Naples.

Au milieu des révolutions de la cour de Naples, l'isle de Corfou, soumise à regret à la domination des Latins, secoua le joug des ministres napolitains, et s'érigea en république comme au tems des Romains, mais sous la protection de l'empire grec. Ses forces furent trop foibles pour défendre longtems sa liberté. Les Génois qui avoient déjà formé de très-vastes desseins d'agrandissement, attaquèrent l'isle, et les habitans consternés fûrent contraints de rechercher un appui étranger. Ils ne voulurent pas se tourner vers les Napolitains, qui, étant eux mêmes livrés aux plus grands désordres, n'étoient pas en état de les secourir. L'empire d'Orient, réduit à la plus extrême foiblesse, ne pouvoit rien pour eux; et les despotes de grèce, la plupart tyrans, ou trop foibles pour s'opposer aux flottes des Génois, ne leur inspirant point de confiance, ils se jettèrent dans les bras des Vénitiens, dont la puissance maritime pouvoit seule en imposer aux Génois. La république de Venise, attentive aux progrès des Gé-

Elle redevient république sous la protection des empereurs grecs de Constantinople.

Les Gènois veulent s'en rendre maîtres.

Elle se donne aux Vénitiens.

nois, saisit avec empressement cette occasion de faire éclater sa rivalité contre eux, et confia en conséquence à son capitaine du golfe, la mission importante de secourir l'isle de Corfou. Ce capitaine, à la tête d'un escadre, s'étant avancé à la vue de l'isle, fut accueilli par les habitans qui, en plein conseil, se donnèrent aux Vénitiens. La bannière de Saint-Marc fût arborée dans l'isle entière, et l'on envoya à Venise cinq ambassadeurs chargés de ratifier solemnellement les engagemens pris avec le capitaine vénitien, et de renouveller le serment de fidélité envers la république au nom des habitans de l'isle.

Les Vénitiens jouirent en paix pendant quinze ans de cette nouvelle acquisition, jusqu'à l'année 1401 que Thomas Comnéne, despote de Janina en Albanie, vint infester l'isle; il fût repoussé avec perte. Dans cette même année, les Napolitains renouvellant d'anciennes prétentions, attaquèrent l'isle; mais les Vénitiens s'accomodèrent avec eux pour quelques sommes

Thomas Comnéne attaque l'isle.

Prétentions des Napolitains.

d'argent; et deux ans après, les Génois ayant débarqué dans l'isle, fûrent contraints de se retirer. Tentative malheureuse des Génois sur cette isle.

Sous le règne du sultan Soliman, les Turcs en 1537, attaquèrent Corfou avec de grandes forces, mais sans succès. Elle fut encore attaquée en l'année 1716, pendant la guerre entre les Ottomans et la république de Venise; et le général Schulimbourg après une longue et vigoureuse défense, eut l'honneur d'en faire lever le siège. Attaquée par Soliman. Par les Turcs en 1716. Délivrée par Schulimbourg.

Description de l'isle de Corfou.

Cette isle se partage ordinairement en quatre territoires. Celui d'Oros en comprend la partie septentrionale et occidentale, où se trouve la vallée de Saint-Etienne, baignée par quelques petits ruisseaux. On y voit encore les ruines de la ville antique de Cassoppo, ou Cassiopé, fameuse par son temple, dédié à Jupiter Cassius. Des débris de ce temple, on a construit l'église de Sainte-Marie, dite de Cassopo. Les vaisseaux vénitiens ne passoient jamais devant cette église Territoire d'Oros. Ville antique de Cassiopé.

sans la saluer de plusieurs coups de canons.

Territoire d'Agiru.

Le territoire d'Agiru, qui s'étend dans la partie orientale de l'isle, renferme l'ancienne ville d'Agiru, détruite par les Sarrazins; on y trouve encore le château de Saint-Ange, que l'empereur de Constantinople Michel Comnéne, fit bâtir au sommet de la montagne, au pied de laquelle existoit Agiru.

Territoire du milieu.

Le territoire du milieu comprend la ville de Corfou qui peut avoir trois milles de circonférence, sans y comprendre les ouvrages extérieurs de sa fortification. Sa population est de 12 à 15 mille ames. Cette ville est située sur le bord de la mer, en face de la côte de l'ancienne Epire à 100 milles d'Otrente, à 450 milles d'Ancône et à 600 milles de Venise. Son port excellent et vaste, ouvert au nord-est et au sud-est, peut contenir des vaisseaux de guerre de toute grandeur et mettre à couvert la plus nombreuse escadre. Une partie de ce port semble avoir été préparée par la nature pour y recevoir des chantiers de

Ville de Corfou.

Son port.

Port Goin.

construction, et la terre ferme, voisine du golfe de l'Arta, produit en abondance les bois nécessaires pour les activer.

Bois de construction.

Deux forteresses dites la Vieille et la Neuve, armées d'une nombreuse artillerie, défendent ce port, couvert au nord-est par une petite isle, nommée l'Ecueil de Vido. La forteresse Vieille est fermée du côté de la ville; elle renferme dans son enceinte plusieurs établissemens publics, des magasins de munitions de guerre et de bouche, un arsenal et un corps de caserne d'une construction moderne et capable de contenir deux mille hommes au moins. Vers son centre s'élève une citadelle fermée qui domine la ville et la mer, et dans laquelle on peut loger 300 hommes.

Ses deux forteresses.

Magasins, arsenal, caserne.

Sa citadelle.

Du côté de la terre au nord-ouest, les deux collines de Saint-Sauveur et d'Abraham sont occupées par des ouvrages que le tems a détruits en partie, et qu'il est urgent de réparer. Deux fronts de fortification défendent l'accès de la ville du côté des terres vers le couchant et le midi.

Ouvrages extérieurs.

Collines d'Abraham et St.-Sauveur.

Cette place est très-forte. Cette place est susceptible de la plus grande defense, en rétablissant le système de fortification qui y a été adapté ; nous parlerons dans un autre article des travaux que nous croyons qu'il seroit nécessaire d'entreprendre pour en completter la défense.

Ses hôpitaux. La ville renferme deux hôpitaux, dont l'un est particulièrement consacré au service des militaires.

Parmi les sanctuaires consacrés par la vénération des Grecs, non-seulement de Corfou, mais de tout l'orient, nous ne devons point oublier celui qui renferme le corps de St-Spiridion. Saint-Spiridion, évêque de Trémitonte dans l'isle de Chypre, le protecteur reconnu de la ville et de l'isle, et auquel on attribue des miracles. Son corps. Le corps entier du saint évêque, revêtu de ses habits pontificaux, à la mode des Grecs, se voit encore dans un tombeau, orné de glaces. La dévotion des Grecs a multiplié dans Le trésor du saint. cette église les riches offrandes de plusieurs lampes d'or et d'argent d'un poids et d'une valeur considérable. C'est à la puissante protection de ce

Taumaturge que les Grecs de Corfou attribuent la dernière victoire qui fut remportée sur les Turcs, lorsqu'en 1716 ils mirent le siège devant la ville. Ils font tous les ans en commémoration de cette fameuse journée, une procession où le corps de Saint-Spiridion est porté en triomphe avec tous les honneurs militaires et au bruit de l'artillerie de la place. En mémoire de cette même victoire, le sénat de Venise fit ériger dans la forteresse Vieille, la statue en pied du maréchal de Schulimbourg, qui par ses talens militaires et son courage, n'avoit pas moins contribué que le saint à délivrer la ville. La statue est de marbre; on lit sur sa base l'inscription suivante :

Supperstition des Grecs.

Procession solemnelle.

Statue en pied du maréchal de Schulimbourg.

Inscription.

MATHIÆ. JOHANNI. COMITI.
A SCHULEMBURGIO. SUMMO TERRESTRIUM
COPIARUM. PRÆFECTO
CHRISTIANÆ. REIPUBLICÆ
IN CORCIRÆ. OBSIDIONE
FORTISSIMO. ASSERTORI
ADHUC VIVENTI SENATUS.
ANNO. M. DCC. XVI.

La ville de Corfou ayant été longtems le siège du gouvernement, les

Mœurs usages. mœurs et les usages vénitiens s'y trouvent établis dans toutes les classes des habitans. Il n'en est pas de même dans les campagnes où les Grecs vivent presque sans mêlange de Latins, et où ils conservent les usages et les costumes orientaux. A Corfou les hommes et les femmes s'habillent à la vénitienne, c'est-à-dire à la française. On y joue la comédie pendant tout l'été ; et vers l'automne il vient s'y établir un opéra italien qui passe pour être très-bon. On y parle généralement Italien ; les Grecs seuls se servent quelquefois entre-eux de l'idiôme qui leur est propre. Les habitans de la campagne ne parlent que le Grec, qui n'est plus celui d'Homère ; mais ils comprennent presque tous l'Italien. Quelques hommes cultivés, parmi les Latins et les Grecs, parlent un peu le Français et lisent nos bons auteurs.

Coutumes.

Spectacles.

Langage.

Le Grec moderne n'est pas celui d'Homère.

Il est digne de remarque que les grecs n'ayant pas voulu, par haine pour le pape, adopter la réformation du calendrier romain, ils suivent encore l'ancien style.

Ancien style.

A quelque distance de Corfou se trouvent les ruines de l'antique ville de Chrisopolis; on croit qu'elle fût bâtie par cette colonie de Corinthiens que Chersicrate conduisit dans l'isle. Elle fût autrefois environnée de fortes murailles, et renfermoit dans son enceinte, des temples somptueux, des palais magnifiques, des fontaines et des acqueducs dont il subsiste encore quelque ruine. La mer qui la baignoit y formoit deux ports vastes et sûrs, qui étoient très-fréquentés par les Grecs et les Romains; le meilleur étoit celui de droite, défendu par deux tours et par une chaîne. On croit que c'est le même que Dion désigne sous le nom de Port-Doux. Aujourd'hui ce n'est qu'un lac très-abondant en poisson, et connu sous le nom de pêcheries de Calichiopulo; la ville fût détruite par les Goths.

Ville antique de Chrisopolis, la ville d'Or.

Pêcheries de Calichiopulo.

La partie la plus méridionale et la plus basse de l'isle, comprend le territoire d'Alefchimo. On y trouve beaucoup de salines et entr'autres celles de Potamo.

Territoire d'Alefchimo.

Salines de Potamo.

Ville de Gardichi.

La ville de Gardichi est bien déchue de son ancienne grandeur; près de là, coule une petite rivière assez rapide sur laquelle sont établis plusieurs moulins.

Petite rivière de Mensogny.

Chaîne de montagnes.

L'isle est traversée par une longue chaîne de montagnes qui s'étend du nord au midi. Nous parlerons ailleurs de l'état des arts et de l'agriculture dans cette isle.

Isles dépendantes de Corfou.

Paxo anciennement Ericuse.

Paxo, situé à 10 milles, au midi de Corfou, a de circonférence environ 25 milles, elle est peu habitée; Pline la nomme Ericuse, et nous avons déjà dit que de son tems on la croyoit unie à l'isle de Corfou. On y trouve un port assez vaste, dit de Saint-Nicolas, et dont l'entrée est gardée par un écueil.

Anti-Paxo.

La petite isle d'Anti-Paxo n'est séparée de la précédente que par un canal très-profond, au milieu duquel s'élève un gros rocher. On prétend que dans cette isle, il ne se trouve ni plantes ni bêtes venimeuses.

Elle est d'ailleurs déserte quoique fertile en vins et en huile.

Fano, situé à 15 milles à l'occident de Corfou, contient environ 500 habitans. Fano.

Saint-Demétrius est une fort petite isle, distante d'un mille de Corfou; c'est là qu'est établi le Lazareth, où les bâtimens du Levant font la quarantaine. Entre cette isle et celle de Vido, on voit au-dessus de la mer un petit rocher qui, de loin, ressemble à un bâtiment à la voile. Les anciens Grecs feignirent que le vaisseau d'Ulysse, ayant fait naufrage dans cet endroit, les dieux l'avoient changé en cet écueil. S. Démétrius. Vaisseau pétrifié d'Ulisse.

Merlere, à 5 milles de Fano, en a trois environ de circonférence, les campagnes y sont très-fertiles et très-agréables. Merlere.

Serpe et Scivotta sont deux écueils situés dans le canal de Corfou. Serpe de Scivotta.

L'écueil de Vido à un quart de mille de Corfou, abonde en olives excellentes. Vido.

Lieux de la terre ferme dépendans de Corfou.

Buthrotum. Buthrotum, ville ancienne dont parlent Strabon et Pline ; c'est d'elle que Virgile dit dans le troisième livre de l'Enéide :

Et celsam Buthroti ascendimus urbem.

Elle fut bâtie par les Grecs ; et les Romains la rétablirent lorsqu'elle devint une colonie de leur empire. Elle est entièrement détruite aujourdhui ; Ses ruines et antiquités. mais on trouve dans ses ruines souterraines, des morceaux de statue, des marbres taillés, des bas reliefs, des médailles et des camès de prix. Les Vénitiens y ont élevé un fort quarré avec des tours, et l'on y entretient quelques troupes pour protéger une pêcherie considérable et Pêcherie. Marché de comestibles. un marché très-important de comestibles où les Insulaires viennent s'approvisionner de grains et de bestiaux. L'air y est mal sain. L'air du pays est mal-sain à cause des eaux stagnantes et des marais

marais, et la population y est très-foible. Du tems des Vénitiens, une garnison de cinquante hommes suffisoit pour y maintenir l'ordre, et faire respecter le territoire qui est environ de 6 milles quarrés. Ce poste est sur le continent de l'Epire, à l'entrée du canal de Corfou, et à 7 milles au nord de la ville; on croit que ce fût l'antique patrie de Pyrrhus. Sa population est foible. Son étendue.

Parga, à l'extrêmité méridionale du canal de Corfou, et à 50 milles de cette ville, a une petite forteresse ruinée sur la terre ferme; ce poste est important pour assurer la communication des isles avec le continent turc, et faciliter la correspondance par terre avec Constantinople, dans le cas où elle seroit interceptée par mer. Parga. Son importance.

Isle de Sainte-Maure.

Cette isle a au moins 30 milles de longueur, depuis le cap Lisopigo au midi, jusqu'à la plage de Sainte-Maure au septentrion; sa plus grande largeur n'excède pas 16 milles, en Son étendue.

THE NEWBERRY LIBRARY

comptant du cap-Mutulu dans le territoire d'Azzani, jusqu'au détroit de Megalonioci, dans celui de Porro; cette isle située à 100 milles de Corfou, est voisine de la terre ferme de l'Epire, avec laquelle elle communique par un pont. Elle produit du sel en abondance; on y recueille aussi, comme dans les autres isles du Levant, d'assez bons fruits, du vin et de l'huile; le climat en est sain et tempéré.

Ses productions.

Les anciens Grecs nommèrent cette isle Néritis, du nom de sa principale ville; dans la suite elle fût appelée Leucade, et les Latins lui conservèrent ce nom. On croit qu'elle tenoit anciennement à la terre ferme d'Epire par son extrêmité septentrionale, et que l'isthme qui l'unissoit au continent, fût coupé par les Corinthiens. Dans la suite des tems, le canal s'étant comblé par les dépôts de la mer, elle redevint encore une presqu'isle. Pline nomme Dioryctos, le nouvel isthme qui se forma, et lui donne trois stades d'étendue; on ne sait pas précisément comment elle fut de nouveau séparée du continent. Aujourdhui,

Elle fut nommée Néritis.

Ensuite Leucade.

Les Corinthiens coupèrent l'isthme qui l'unissoit à la terre ferme.

comme au tems des Corinthiens, elle ne communique avec le continent que par des ponts de bois ; après la décadence des républiques grecques, l'isle de Leucade tomba au pouvoir des Romains. Lucius Quintius Flaminius n'eut pas grand peine à s'emparer d'une isle sans défense ; on croit qu'elle appartenoit alors aux Corciriens ; elle fit longtems partie de l'empire d'orient, et vers le quinzième siècle, il paroit qu'elle eut ses princes particuliers. Les mémoires de ce temslà font mention d'un certain Jean Zaffa Orsino qui y régnoit. En 1497, elle se donna à Legan, bacha général du sultan Mahomet II. Peu après, les Vénitiens sous la conduite de leur général, Benoit Pezaro, la reprirent aux turcs, mais à la paix ils la leur rendirent ; elle étoit alors remplie de ces familles juives, que le roi Ferdinand avoit chassé d'Espagne. L'isle de Sainte-Maure devint un repaire de pyrates extrêmement dangereux pour le commerce de toutes les nations ; on leur attribue l'inven-

Ses ponts de bois.

Elle passe au pouvoir des Romains.

Conjectures.

Elle se donne aux Turcs en 1497.

Les Vénitiens s'en emparent.

Elle devient un repaire de pyrates.

Invention des gaillotes. tion de cette espèce de barques que l'on nomma gaillottes, qui marchent très-vîte, et au moyen desquelles ils faisoient des prises immenses. En 1684, François Morozini, surnommé le Peloponésiaque, les soumit de nouveau par la force à la république de Venise.

Morozini les soumet à la république de Venise.

Après l'invasion de la Morée par les troupes autrichiennes, en 1715, les Vénitiens furent obligés d'évacuer Sainte-Maure, démantelant les fortifications de la ville, et transportant à Corfou toutes les munitions de guerre : les Turcs s'en emparèrent; mais l'année suivante elle retourna à la république de Venise. Cette isle n'est plus habitée aujourd'hui que par des Grecs, dont la population ne s'élève pas à plus de dix ou douze mille ames; elle a été ravagée par la peste depuis le commencement de ce siècle.

Révolution de Ste-Maure.

Forteresse de Sainte-Maure.

Sa forteresse ruinée.

Cette ville ou forteresse ruinée, est située à l'extrêmité de l'isle sur

une langue de terre étroite qui, s'étendant depuis le territoire de Friné, presque jusqu'à la terre ferme de l'Epire, forme un golfe peu profond, que l'on nomme pour cette raison la Lagune. Sa populatîon est de six mille ames environ. Vers le continent, elle a deux ports; l'un supérieur, qui se nomme le port Démata, et l'autre inférieur, qui communique à un golfe, nommé le grand Etang, et qui s'appelle le port Drapan. On remarque dans la ville le fameux aqueduc de pierres, qui, d'un côté, s'appuie au continent, et de l'autre, tient au bourg d'Amaxichi, traversant la mer, et séparant la Lagune d'avec le grand Etang; il est soutenu par 570 arches; cet aqueduc a trois pieds de largeur; il est construit à la façon des Romains, et si l'on en excepte deux larges arcades, sous lesquelles passent les petites barques, toutes les autres sont si étroites, qu'elles ne peuvent pas même permettre le passage à ces petits bateaux que les Grecs nomment Monoxiles, parce qu'ils sont

Ses ports.

Son Acqueduc.

faits d'une seule pièce de bois. Les Grecs racontent que le sultan de Bajazet, ayant donné 100 mille sequins à un architecte pour la fabrication de cet aqueduc, et l'artiste y ayant dépensé 30 mille sequins de moins, le sultan le fit décapiter. Ce conte n'a point d'autre fondement qu'une tradition populaire; l'ancien promontoire de Leucate se nomme aujourd'hui Cap-Ducato. C'est-là que fut autrefois un temple fameux d'Apollon, près duquel s'élève une roche inclinée sur la mer, d'où se précipitoient, parmi les anciens Grecs, ceux qui vouloient se guérir de la passion de l'amour. Delà vint à cette roche le nom de Sault des Amans. Les écrivains grecs et latins ne sont pas d'accord sur celui qui fit le premier cette épreuve dangereuse; mais il est vraisemblable qu'il eut peu d'imitateurs, puisque les Leucadiens, pour ne pas perdre cet usage barbare, mais antique, obligeoient tous les ans un criminel, condamné à la mort, de faire le saut du rocher. On attachoit à son

Tradition populaire.

Leucata aujourd'hui Cap-Ducato.

Temple. d'Apollon.

Sault des Amans.

corps de grandes plumes et des oiseaux en vie, pour ralentir sa chute. On préparoit aussi des barques pour le sauver, et s'il échappoit à la mort, il recouvroit sa liberté ; mais on survivoit rarement à cette épreuve. Ce fut là que périt l'intéressante et malheureuse Sapho ; ce promontoire de Leucate étoit redouté des navigateurs anciens ; c'est de lui que Virgile a dit :

Fin tragique de Sapho.

Mox et Leucatæ nimbosa cacumina montis
Et formidatus nautis aperitur Apollo.

Cicéron fait mention dans ses épîtres de ce promontoire redouté. Le sacrifice que les Grecs y faisoient dans le temple d'Apollon, est digne de remarque. Ils avoient l'usage d'immoler un bœuf pour reconnoître si les mouches en suçoient le sang, et si elles en étoient satisfaites et rassasiées.

Superstition antique.

Isle de Céphalonie.

Cette isle a de circonférence 170 mille environ ; son territoire est très-montueux, mais fertile ; son

Son étendue.

Ses productions.

principal produit consiste en cette espèce de raisins, à très-petits grains, que les habitans font sécher, et qu'ils vendent particulièrement aux Anglais, sous le nom de raisins de Corinthe, parce que les premiers plans en furent tirés du territoire de cette ville; on en recueille, par années, neuf à dix millions de livres pesant. Les vins de Céphalonie sont fort estimés, ainsi que ses rossolis dont elle fait un grand commerce; elle produit de l'huile, du miel excellent, du coton, des oranges, des citrons et autres fruits. Ses pâturages, composés de sauge et de romarin sont parfaits; aussi le lait, le beurre et le fromage y sont-ils exquis; la température de l'isle est extrêmement douce; les pluies y sont très-rares en été, et les rosées qui pourroient y suppléer ne tombent que dans le mois de messidor; on y fait la vendange quatre fois l'année, et les arbres fruitiers y fleurissent en germinal et en brumaire. Le peu de grains qu'on y cultive se sème en hiver et se recueille en mes-

Raisins de Corinthe.

Ses paturages exquis.

Climat, sol et température de l'isle.

sidor ; l'hiver est dans ce pays la saison des orages, et dans tous les temps de l'année, les tremblemens de terre s'y font ressentir ; en automne, la terre y est couverte de narcisses et d'hyacinthes ; on y cueille des roses et des giroflées au cœur de l'hiver ; les vents du midi, qui, durant l'été, produisent des chaleurs excessives, sont tempérés par la fraîcheur des vents du Nord qui, à leur tour, sont adoucis par ces mêmes vents du midi, qui continuent à régner pendant l'hiver et y entretiennent un printemps continuel. Aussi toutes les espèces d'agrumi, (1) y croissent sans culture au milieu des campagnes qu'ils parfument de leurs douces odeurs. La population de l'isle peut s'évaluer à 60 mille ames ; il y avoit, au tems des Vénitiens,

Sujette aux tremblemens de terre.

Sa population.

(1) Pour éviter la répétition fastidieuse des mots orangers, citroniers et grenadiers, nous désignons cette espèce d'arbre sous la dénomination générique d'agrumi, mot italien, qu'un écrivain français a déjà essayé de faire passer dans notre langue en le traduisant par celui d'aigrures.

un évêché latin, institué au douzième siècle, à la sollicitation de Richard, marquis de Tochis, prince d'Achaïe, qui y attacha des revenus assez considérables, tant dans cette isle que dans celle de Zente. Dans la suite, on y réunit l'évêché de cette ville, et les derniers évêques firent leur résidence à Zente.

Le siège de l'évêché transféré à Zente.

La régence de Céphalonie étoit composée de trois patriciens de Venise, savoir; un provéditeur et deux conseillers qui avoient la juridiction civile et criminelle dans un degré subordonné au généralat du Levant, qui, à son tour, relevoit de Venise. Céphalonie avoit aussi son conseil privé, qui a joui, pendant un certain temps, des mêmes droits et prérogatives que celui de Corfou.

Son ancien gouvernement.

On suppose que les Léleiges ou Ioniens furent les premiers habitans de cette isle, et qu'ils y vinrent sous la conduite de Céphale et d'Amphytrion, princes de Thêbes en Béotie. Dans la suite, leur gouvernement, comme celui des Grecs, de-

Conjecture sur les anciens habitans.

Elle se gouverne en république.

vint républicain. Cette isle, qui s'appeloit Samé, du nom d'une de ces villes, avant l'arrivée de Céphale, qui lui donna son nom, fut longtemps au pouvoir des Macédoniens; elle fut ensuite conquise par les Etholiens, qui la possédèrent jusqu'à Fulvius Nobilior, qui s'en empara pour les Romains, après quatre mois de siège, l'an 189 avant Jesus-Christ. Les habitans, hommes et femmes, qui s'étoient retirés dans la citadelle de Samé, furent contraints de se rendre et vendus comme esclaves. Du temps d'Homère, cette isle avoit quatre villes principales, quoique Ptolomé ne fasse mention que de deux, et que Strabon dise expressément que de son temps il n'y restoit plus que deux villes. Après le règne de Théodore, l'isle de Céphalonie fit partie de l'empire d'Orient, auquel elle resta attachée jusqu'à l'année 1125, où elle commença d'avoir ses seigneurs particuliers, sous le titre de comte, de la famille impériale de Lascaris. On ne sait point au juste l'époque à laquelle

Se nomma Samé.

Origine de son nom moderne.

Fut possédée par les Macédoniens et les Etholiens.

Passa au pouvoir des Romains.

Noms de ses quatre villes antiques, Samé, Polis, Crané et Coon.

Elle fit partie de l'empire grec d'Orient.

Eut ses comtes particuliers.

Passe aux Vénitiens en 1499.

elle passa au pouvoir des Vénitiens ; mais il est certain qu'en 1499, leur général Benoit Pezaro s'en empara par la force des armes : et quoiqu'elle ait encore été envahie deux fois dans l'année 1571, par les Ottomans, elle ne sortit plus des mains de cette république, qui l'a possédée jusqu'à l'arrivée des Français.

Ses différens noms.

Elle eut différens noms dans l'antiquité. On la nomma Samé, Epirus-Méléna, et enfin Céphalonie, et elle fut toujours comptée parmi les principales isles de la mer Ionienne.

Sa figure.

Sa figure est presque triangulaire, et son angle le plus aigu vers le nord, se nomme Cap-Guiscard, ou Cap-Capra. Delà jusqu'à la ville d'Alexandrie, vers le milieu de l'isle, se forme avec la petite isle de Theachi, ce canal qu'on nomme canal

Canal de Guiscard.

Guiscard, de 3 milles dans sa plus petite largeur et de 5 dans sa plus grande, sur une longueur de 20 milles environ. Une autre pointe de cette isle forme avec le Cap-Schinari de

Canal de Zente.

Zente, le canal que l'on nomme canal de Zente, terrible par ses fréquentes tempêtes.

De la ville d'Argostoli.

Près des ruines de l'antique Crané, l'une des quatre villes anciennes de Céphalonie, est la ville plus moderne d'Argostoli, la première de l'isle; c'est-là qu'étoit le siège du gouvernement vénitien. Le principal port de Céphalonie s'étend entre cette ville et celle de Luxuri. Il renferme une marine marchande, composée de plus de cent cinquante voiles, dont le commerce s'étend dans la Méditerranée, l'Adriatique, l'Archipel et jusque dans la Mer-Noire.

Port d'Argostoli.

Commerce de l'isle.

On nomme aujourd'hui Palechi le territoire où fut la ville antique de Palis ou Paléo-Castro, située sur une montagne, à un mille de l'embouchure du port d'Argostoli. On y recueille des muscats excellens. Ses habitans furent employés dans la construction du temple fameux élevé en Elyde, pour y célébrer les jeux olympiques. Ce fut encore eux qui envoyèrent quatre vaisseaux armés au secours des Corinthiens, dans l'expédition qu'ils

Paléo-Castro.

Les habitans construisirent le temple de Jupiter d'Olimpie.

firent sur Epidamne, aujourd'hui Durazzo.

Conjecture probable.

Nous soupçonnons que cette ancienne ville fut quelquefois appelée Céphalonie : mais il n'existe plus dans l'isle aucune ville qui porte ce dernier nom, quoiqu'en disent tous les géographes qui se sont copiés les uns les autres.

Réfutation des géographes.

Nous avons déjà parlé de Samé, et nous dirons seulement le nom de la quatrième ville antique de l'isle, n'en sachant rien au-delà ; elle se nommoit Coone et étoit située à 3 milles de la mer vers le Cap-Scala.

Caractère des Céphaloniotes.

Les habitans de Céphalonie sont les plus spirituels de tous les Grecs ; mais ils abusent trop souvent de leur esprit ; des querelles interminables naissent parmi eux de la subtilité et de la finesse de leur logique pointilleuse : ils passent pour être haineux et vindicatifs, et on peut leur accorder beaucoup de vanité.

Théachi, ancienne Ithaque.

A 3 milles et en face de Céphalonie, est la petite isle d'Ithaque, dite aussi petite Céphalonie, ou Theachi. Elle a environ 50 milles de tour, et

contient quelques villages avec deux ou trois mille habitans, qui sont un mélange de Grecs de Zente et de Corfou. Ils sont adonnés au commerce, et passoient autrefois pour bons guerriers. Les lieux principaux de l'isle, sont Annoi, Oxoi et Valthi. Près de Valthi, la côte offre un port vaste et commode.

Sa population.

Villages.

Port de Valthi.

De l'isle de Zente.

Cette isle, située à 10 milles du Cap-Tornesé en Morée, renferme une ville et plusieurs villages. Sa plus grande étendue en longueur est de 24 milles, et de 19 dans sa plus grande largeur. Sa circonférence est d'environ 60 milles, son territoire est composé de plaines et de montagnes, et son climat ressemble à celui de Céphalonie dont elle n'est éloignée que de 12 milles; ses productions sont les mêmes. On y recueille chaque année environ six millions de livres, pesant, de raisons secs dits de Corinthe. Le bled y est aussi rare que dans les autres isles dont nous avons déjà parlé, et les habitans tirent cette denrée de la Morée dont ils sont voisins; ils s'y approvision-

Son étendue.

Son territoire.

Son climat.

Ses productions.

Tire sa subsistance de la Morée.

nent pour huit ou neuf mois de l'année, cette isle est extrêmement sujette aux tremblemens de terre ; la principale industrie de ses habitans est de passer en Morée dans le tems des récoltes pour y être employés aux travaux de la campagne. Le gouvernement turc avoit l'usage de rançonner ces malheureux mercenaires auxquels il faisoit payer un droit assez considérable à leur retour ; mais depuis l'arrivée des Français à Zente, la plus grande partie de cet odieux tribut, leur a été remise. La population de cette isle est d'environ trente mille Grecs ayant conservé les mœurs et les costumes anciens de cette nation. Les femmes ne sortent jamais pendant le jour sans avoir un masque sur leur visage et sans être couvertes d'un long voile ; nous ne doutons pas qu'elles ne tiennent infiniment à la conservation de cet usage qui favorise leur plus chère passion, celle de l'amour, en ménageant leurs préjugés. Il est remarquable que le Protopapa, chef de la religion grecque, y ait été subordonné à l'évêque latin qui,

Très-sujette aux tremblemens de terre.

Industrie des habitans.

Vexation des Turcs.

Remise d'un tribut onéreux.

Population.

Mœurs des Grecs.

Réflexion sur leurs masques et leurs grands voiles.

Condition du clergé grec.

qui, gouvernant encore l'église de Céphalonie, faisoit, comme nous l'avons déjà dit sa résidence à Zente. C'est l'effet de la révolution qui fit passer cette isle de la juridiction spirituelle du patriarche de Constantinople sous celle du chef de l'église romaine. Il y a dans toute l'isle quarante-quatre églises grecques, toutes avec un seul autel tourné vers l'orient. Elles sont ornées de peintures et le sanctuaire est fermé ; parcequ'il n'est permis ni aux laïcs ni aux femmes d'y entrer. Quand le Protopapa mouroit, son successeur étoit élu par le conseil de l'isle qui le choisissoit toujours parmi les moines grecs de Saint-Bazile. Cet ordre est très-honoré dans les isles grecques du levant et particulièrement dans les Strophades où est le principal monastère de ces religieux, qui tirent de grands revenus des isles de Zente et de Céphalonie. Leur règle est très-austère ; ils vivent loin du commerce des laïcs et s'abstiennent de viande toute l'année ; ils ne subsistent pendant trois jours de la semaine que de

Eglises grecques.

Du Protopa.

Des moines de Saint-Bazile.

Leur règle.

THE NEWBERRY LIBRARY

pain, d'herbes et de fruits; en général tous les Grecs sont soumis à beaucoup de carêmes et de jeûnes, ensorte qu'ils ne mangent de la viande que cent-trente jours à-peu-près dans toute l'année.

Abstinence des Grecs.

Les habitations sont de bois et fort basses.

Les habitations dans l'isle et dans toute la ville sont construites en bois, avec peu d'élévation à cause du danger des tremblemens de terre; ces phénomènes sont ordinairement annoncés par des coups de vents impétueux.

Noms anciens de l'isle.

Tite-Live et Strabon donnent à cette isle le nom de Zacinthus, Pline celui d'Hyria, Orose celui de Cassiopé, Silio la nomme Dulichium, et Magini l'appelle Tirréa. Son histoire est fort mal connue; on sait seulement que cette isle fit partie de l'empire grec de Constantinople, et qu'après la conquête de cette ville par les Français et les Vénitiens réunis, elle échut en partage aux Vénitiens. Dans les différentes révolutions de ce tems-là, elle passa entre les mains des Turcs de la Morée, et ne retourna à la république de Venise que vers le milieu

Ses révolutions.

du quatorzième siècle ; elle leur échappa encore peu de tems après ; mais il est certain que la république de Venise commença en 1487, à y envoyer des patriciens, avec le titre de provéditeur. Avant l'arrivée des Français, le gouvernement de l'isle étoit confié à trois patriciens, dont un provéditeur et deux conseillers.

Son ancien gouvernement.

L'isle entière se divise en trois portions, savoir : la Montagne, les Vallées et la Plaine.

De la ville de Zente.

Cette ville capitale de l'isle à laquelle elle donne son nom, étoit le siège du gouvernement pour les Vénitiens et de l'évêque latin ; elle est située sur le bord de la mer, au pied d'une montagne, au sommet de laquelle existoit une forteresse que les tremblemens de terre ont entièrement ruinée ; la ville n'a d'ailleurs aucune défense ; son port dit de Saint-Nicolas est sûr, mais peu commode ; elle contient environ douze mille habitans, dont mille de la religion juive ; elle

Forteresse ruinée.

Population de la ville.

est riche et commerçante. Elle avoit son conseil privé avec les mêmes règlemens et privilèges que celui de Céphalonie, cette ville est à 130 milles de Corfou.

Les Strophades.

Les deux isles Stivali, connues des anciens sous le nom de Strophades, sont voisines de celle de Zente. On dit que les moines grecs de Saint-Basile y ont un couvent fortifié avec du canon pour se défendre contre les brigands qui s'y rendent par mer ; elles ont 3 ou 4 milles de tour.

De l'Isle de Cérigo.

Ancienne Cythère.

Inculte et déserte.

C'est l'ancienne Cythère, aujourd'hui presque déserte et infertile ; son sol pierreux ne produit plus rien. Cette isle, si délicieuse dans les poëtes, entretient à peine quelques troupeaux de mouton ; on y recueille encore un peu de vin et d'huile ; mais elle est toujours la patrie des cailles et des tourterelles ; on y trouve une certaine espèce d'ânes sauvages, dont la tête recèle une petite pierre qui passe pour un spécifique sûr contre les maux de côté et l'épilepsie.

Il n'y a que deux ports dans toute l'isle; l'un au Midi étroit et plus sûr, et l'autre au Nord un peu plus commode et capable de contenir cinquante galères. Il est protégé par un petit fort. Son port.

Cette isle renfermoit autrefois les villes de Cythère, de Carierne et de Cèdre. Héraclius, auteur ancien, a écrit que ses habitans étoient avares et laborieux; il décrit l'isle comme abondante en vins, en miel, en fromage et en figues; elle fut d'abord habitée par les Phéniciens; ensuite elle passa au pouvoir des Spartiates qui la considéroient comme le boulevard de Sparte. Tous leurs vaisseaux qui venoient de la Lybie et de l'Egypte y relâchoient; les Athéniens qui s'en emparèrent, l'abandonnèrent après l'avoir saccagée. Les Spartiates y envoyèrent une nouvelle colonie, qui fut encore détruite par les Athéniens; les Macédoniens l'enlevèrent aux Athéniens, et en furent dépouillés à leur tour par les Romains. Du temps des empereurs grecs de Constantinople, Son histoire ancienne. Elle passe aux Romains.

Aux Turcs.

elle fut une dépendance de la Morée, et gouvernée par les despotes de cette presqu'isle. Lorsqu'au treizième siècle, les Vénitiens et les Français se partagèrent l'empire grec; elle échut aux Vénitiens qui l'ont toujours conservée depuis. Elle leur fut confirmée par la paix de Passarovitz, en 1718; elle vient enfin d'être réunie à la république française.

Et enfin aux Vénitiens.

Ville de Cérigo.

Cérigo est une petite ville située sur une montagne à deux milles du port méridional dit Porto-Dolphino. Elle a une forteresse où résidoit le gouverneur vénitien.

Paléopolis, ancienne Cythère.

On retrouve à Paléopolis quelques vestiges de l'antique ville de Cythère et de son temple fameux. Ce lieu est au couchant de l'isle près du rivage de la mer.

L'ancienne Egiale.

L'isle de Cérigotto, à 35 mille de Cérigo, est l'ancienne Egiale; les vaisseaux venant du Levant y relâchent quelquefois ainsi qu'aux Dragonnieres dont le port passe pour être très-bon. L'isle de Cythère est environnée d'écueils dont on ne sait

que les noms ; Téganussa , Ovo , Ozo , Doï , Poro et Poressa.

Prévésa et Vonizza.

Il nous reste à parler de ces deux petits postes, qui furent dans ce siècle , réunis au domaine vénitien , à l'occasion de la dernière guerre avec les Turcs , et confirmés à cette république par la paix de Passarovitz. Ils sont situés sur le continent de l'Epire dans le territoire de l'Arta , qui appartient aux Turcs. Le territoire de Prévésa est de 16 mille de circonférence , et sa population est de six mille ames. Près de là se trouvent les ruines de l'ancienne Nicopolis , construite par Octave Auguste , après sa victoire sur Marc-Antoine à Actium. (1) Les Vénitiens s'étoient emparés de Prévésa en 1684, et à la paix de Carlowitz, cette place avoit été démantelée.

Ports sur la terre ferme de l'Albanie.

Territoire de Prévésa.

Ruines de Nicopolis.

(1) On retrouve encore des restes considérables de sa haute magnificence.

Ancienne Anactonie. Vonizza est l'Anactonie des anciens ; elle est située sur le golfe de l'Arta, autrefois golfe d'Ambracie ; ce poste est important pour la coupe et l'exploitation des bois de construction qui croissent en abondance sur son territoire.

Bois de construction.

Nous en parlerons encore dans la seconde partie de ce mémoire.

Fin de la première Partie.

MÉMOIRE

SUR

LES TROIS DÉPARTEMENS

De Corcire, d'Ithaque et de la mer Égée.

DEUXIÈME PARTIE.

MÉMOIRE

SUR

LES TROIS DÉPARTEMENS

De Corcire, d'Ithaque et de la mer Égée.

VENISE avoit subi sa révolution : un gouvernement essentiellement foible et atroce, mais qui en imposoit par son ancienneté et l'opinion qu'il avoit su entretenir au loin de sa puissance maritime et de la sagesse de ses conseils, ne put soutenir le regard pénétrant d'une grande nation outragée et trahie. Les Français s'avancèrent jusque dans ses lagunes, et le lion de Saint-Marc, succomba avec ignominie. Mais dans ce renversement de l'oligarchie véni-

Révolution de Venise.

Chûte du lion de St.-Marc.

tienne, il pouvoit arriver que les Insulaires du Levant profitassent d'un moment d'anarchie, pour se détacher du corps politique de l'Italie et passer sous la domination des Russes; on pouvoit craindre qu'ils ne subissent l'invasion de quelque autre puissance maritime de l'Europe. On savoit que ces peuples, justement fatigués du joug vénitien, étoient encore disposés par zèle pour leur religion, à se réunir au gouvernement Russe, qu'ils considèrent comme le centre de l'église grecque. On n'ignoroit pas que le roi de Naples avoit des prétentions sur ces isles, dont quelques-unes avoient autrefois fait partie de ce royaume; et d'un moment à l'autre les Anglais pouvoient tenter de s'en emparer; ce fut donc pour prévenir le démembrement des possessions vénitiennes, que Buonaparte envoya à Corfou un général divisionnaire de l'armée d'Italie, le général Gentily, qui débarqua dans cette isle, le 10 messidor de l'an 5, à la tête d'environ 1500 hommes d'infanterie.

Dangers pour les Isles.

Motif de l'expédition du Levant.

Le général Gentily. Débarquement à Corfou.

Avant la découverte du passage aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance, lorsque la république de Venise, toute puissante sur les mers, faisoit presque seule le commerce de l'ancien monde ; elle donnoit une grande attention à sa marine, source unique de ses richesses et de sa puissance. Depuis cette grande époque dans l'histoire du commerce, un nouveau systême de navigation et de politique s'établit en Europe ; et la république de Venise fut la première à en ressentir les effets. De nouvelles nations, presqu'inconnues jusqu'alors, sur les mers, profitant à leur tour du produit du commerce de l'Inde, dont elles pouvoient répandre les richesses et les denrées dans le reste de l'Europe, à des conditions plus avantageuses que les Vénitiens, leurs eurent bientôt enlevé leur supériorité et par suite leur puissance. D'autres circonstances, étrangères à l'objet de ce mémoire, contribuèrent encore à les affoiblir. Cependant la république de Venise, dont la puissance décroissoit de siècle en siècle,

Ancienne politique des Vénitiens.

Changement qu'elle éprouve.

soutint jusque dans ces derniers tems, son antique réputation, par quelque coup d'éclat : tels que la défense de Candie et la levée du siège de Corfou, ce qui la faisoit encore regarder de nos jours comme un puissance respectable. On parloit dans tous les livres de l'arsenal de Venise et de la puissante marine des Vénitiens: l'inexpugnable Corfou étoit représentée comme le boulevard de la chrétienneté contre l'invasion des Mulsumans.

Défense de Candie et de Corfou.

Il ne sera pas inutile de tracer ici le tableau vrai de la marine des Vénitiens, au moment de leur révolution, et d'observer en remontant au-delà, les caractères certains de la décadence de ce peuple.

Tableau de la marine vénitienne.

Nous avons déjà dit à quel titre les isles du Levant avoient passé sous la domination de Venise. Céphalonie avait été conquise en 1499; Zente avoit commencé en 1487 à être gouvernée par des magistrats de Venise ; Sainte-Maure fut réunie à cette république en 1684; Cérigo lui

Réunion des isles à la république de Venise.

étoit soumise depuis le treizième siècle, et l'isle de Corfou, pressée par les Génois dont elle fuyoit le joug, et trop foible pour conserver son indépendance, s'étoit donnée aux Vénitiens en 1386. Dans les tems où la république de Venise avoit à redouter le génie audacieux des premiers Ottomans, elle comprit de quelle importance il étoit pour sa propre sûreté, de retirer de la situation de Corfou les avantages inestimables que cette isle lui offroit. Elle est placée à l'embouchure du golfe Adriatique qu'elle ouvre ou ferme à son gré, et la nature a creusé vers son centre, une vaste rade et des ports où les plus nombreuses escadres peuvent mouiller en sûreté. Elle est la seule des isles du Levant qui soit susceptible d'un système de fortification pour la défense de sa capitale; et si les autres isles étoient utiles à la république de Venise pour son commerce, Corfou étoit essentiellement après Candie, le centre de sa puissance au Levant; elle de-

Situation avantageuse de Corfou.

Elle devient l'objet des soins du gouvernement.

vint donc l'objet principal de l'attention et des soins du gouvernement. Sa capitale fut fortifiée ; les deux rochers qui dominent le port, furent convertis en forteresses ; des établissemens nombreux y furent préparés pour la marine : on y rassembla des mâtures, des bois de construction, du chanvre, des cordages, des goudrons, des toiles, des ancres, des ferremens, enfin tout ce qui est à l'usage de la marine : on forma des magasins de munitions de guerre et de bouche ; l'enceinte de la place, ses ouvrages extérieurs et les forteresses furent armés d'une artillerie forte et nombreuse ; on construisit, dans la ville et les forteresses, des corps de casernes pour les troupes ; on creusa par-tout des citernes pour recueillir les eaux, qui sont extrêmement rares dans un climat où il ne pleut que pendant trois mois de l'année ; des forces suffisantes de terre et de mer furent entretenues dans les ports et dans les forteresses ; enfin le gouvernement ne négligea rien de tout ce qui pouvoit rendre Corfou, une

une barrière respectable aux Turcs, et mettre par elle le siège de la république de Venise à l'abri de leurs insultes. Après la perte de Candie, Corfou devint en effet le centre unique de la puissance maritime des Vénitiens, ce fut là qu'ils entretinrent leurs vaisseaux et leurs frégates, avec les galères de la république, qui firent autrefois sa force, dans l'enfance de l'art de la navigation, et dont ils avoient ridiculement conservé l'usage jusque dans ces derniers tems.

Est le centre de la puissance des Vénitiens.

Lorsque les Français firent dans l'arsenal de Venise les dispositions nécessaires pour leur expédition de Corfou, ils furent frappés d'étonnement à la vue de ce monument, conçu avec tant de grandeur et de génie, et si célèbre dans l'Europe; mais qu'ils trouvèrent, contre leur attente, presqu'entièrement dépourvu de tous les objets nécessaires à la marine. Ce fut avec une peine extrême que l'on parvint à mettre en état de prendre la mer, deux gros vaisseaux de 64 canons, trois ou quatre mauvais bricks, et quelques bâtimens de transports,

Arsenal de Venise.

chebecks et demi-chebecks, qui composoient toute la marine existante dans l'arsenal de Venise et le port de Malamoco. Ils mirent dix-sept jours, avec des vents assez favorables, pour se rendre de Venise à Corfou, sur ces deux vaisseaux, dont les batteries basses étoient noyées dans la mer, et dont la construction étoit d'ailleurs si mauvaise qu'ils ne portoient point de voiles; ce qui les rendoit aussi peu habiles au combat qu'ils étoient peu propres à la marche. A l'arrivée des Français dans l'isle, leur surprise augmenta, lorsqu'en faisant l'inventaire des magasins de la marine, et l'examen des fortifications de la place, ils reconnurent à quel degré de dépérissement et d'abandon le gouvernement de Venise avoit laissé tomber ce centre important de sa puissance. Les magasins de la marine étoient presque épuisés; dix à douze bâtimens, tant vaisseaux de ligne que frégates, hors d'état de service, et manquant d'équipages et d'agrès, n'offroient plus qu'un phantôme de

Mauvaise construction des vaisseaux de Venise.

Dépérissement des établissemens publics de Corfou.

marine ; l'enceinte de la place du côté de la terre étoit entièrement dégradée ; une partie des fossés étoit comblée ; les ouvrages extérieurs étoient presqu'entièrement détruits ; six à sept cents bouches à feu, dont plus de la moitié en bronze, gissoient sur l'herbe des remparts, sans affûts ni plates-formes, et sans qu'il existât dans les arsenaux, des bois propres à les remonter. Ces objets devoient être envoyés de l'arsenal de Venise qui n'en étoit pas mieux approvisionné que celui de Corfou. Depuis plusieurs mois, le gouvernement ne pourvoyoit plus à la solde ni même à la subsistance des troupes de terre et des matelots. L'eau manquoit entièrement dans la ville ; toutes les citernes étoient dégradées au point de ne pouvoir plus contenir les eaux pluviatiles, et quatre mauvaises gaillotes étoient employées jour et nuit à faire de l'eau pour la place. Tels étoient dans l'exacte vérité, l'état de la marine et la situation de la place maritime de Corfou, lorsque les Français y arrivèrent.

Fortifications ruinées.

Artillerie négligée.

Soldats et matelots sans subsistance ni paie.

L'eau manque dans la place.

Cause de ces changemens.

A quelle cause attribuer ces grands changemens opérés dans moins d'un siècle ? Il est nécessaire pour la découvrir de faire connoître ici le système d'administration, adopté par le gouvernement de Venise pour les isles du Levant.

Il paroît que dans tous les tems, la ville de Corfou a été le point le plus favorisé des Vénitiens. Elle étoit le siège du gouvernement des isles, et le principal établissement des troupes de terre et de la marine. C'est à Corfou que s'absorboit, en grande partie, le revenu des autres isles, et les sommes assez considérables, que le gouvernement de Venise y faisoit passer tous les ans pour la solde des troupes de terre et de mer, et le traitement des divers employés civils et militaires qu'il y entretenoit. Cette ville, placée pour être l'entrepôt du commerce du Levant, devoit avoir atteint durant une tranquillité non interrompue de quatre-vingt ans, un haut degré de prospérité et d'opulence ; comment se

Ce que devroit être la ville et l'isle de Corfou.

fait-il donc que les fortunes particulières y soient extrêmement bornées ; que le commerce y soit foible et languissant ; que les campagnes qui l'environnent soient incultes et presque désertes ; qu'il n'existe point dans l'intérieur de l'isle, de chemins praticables de communication entre les habitations éparses et isolées ? Comment se fait-il que les insulaires, n'élevant aucun troupeau, aillent encore l'argent à la main, acheter des moutons et des vaches au marché de Buthrotum, chez les sauvages de l'Epire ? Comment se fait-il qu'ils dépendent pour leur subsistance de ces mêmes peuples qui leur vendent, à prix d'or, le grain dont ils se nourrissent pendant les deux tiers de l'année ? Pourquoi le poisson qui se consomme dans la ville, y est-il apporté par les pêcheurs Napolitains ? C'est qu'un gouvernement vénal et corrompu, en rendant toute propriété incertaine et toute justice illusoire ; et en appropriant à ses usages particuliers, les fonds destinés à l'entretien des fortifications, des établisse-

Ce qu'elle fut en effet.

Effets de la corruption de l'ancien gouvernement.

mens publics, de tous les objets enfin de sûreté et d'utilité communes, avoit dans ces contrées malheureuses, tari toutes les sources de la félicité publique, découragé l'industrie, anéanti le commerce, flétri presque toutes les ames, et détruit jusqu'à l'idée du bien général. Mais donnons plus de développement à la solution de ce problême, étonnant, sous un climat tempéré, et sur un sol qui n'attend pour produire que d'y être excité par la main industrieuse du cultivateur.

L'homme naturellement paresseux.

A proportion que les hommes sont moins civilisés, ils éprouvent moins de besoins, et la douceur de s'abandonner à leur paresse naturelle, les dédommage amplement de la privation des autres jouissances de la vie, qu'ils ignorent l'art de se procurer. C'est sur-tout dans les climats chauds, où la nature pourvoit spontanément à la subsistance de l'homme, où peu de vêtemens lui suffisent, où le plus simple abri lui semble une habitation délicieuse, que son suprême bonheur est de ne rien

faire. Si le gouvernement, secondant l'influence du climat, favorise par des institutions ou des lois, cette disposition naturelle des peuples à l'inertie; alors la société, loin de s'accroître, persévère dans son état de foiblesse et de pauvreté. Quelque bonheur que l'on puisse supposer attaché à la simplicité qui accompagne l'enfance des sociétés, il faut convenir cependant que cet état, lorsqu'il se prolonge dans les siècles polis et au milieu des peuples éclairés, atteste plutôt le vice et la corruption des mœurs que leur innocence et leur pureté.

Influence des lois.

Différence entre les peuples simples et les peuples corrompus.

Le climat des isles du Levant peut être comparé à celui de la Sicile et de la partie méridionale du royaume de Naples. La chaleur y est très-forte vers la fin de l'été; pendant environ neuf mois de l'année, il n'y tombe aucune pluie réglée, et les orages même y sont très-rares; mais les pluies deviennent abondantes et presque continuelles vers les mois de frimaire, nivôse et pluviôse. Les campagnes y sont arrosées par des sources

Climat des isles.

et quelques ruisseaux qui descendent des montagnes, dont toutes ces isles contiennent des chaînes plus ou moins étendues. La nature leur a donné avec profusion, des oliviers, des vignes, des agrumi de toutes les espèces et les meilleures figues de la terre. Les habitans de l'intérieur des isles, recueillent presque sans peine et sans soin ces présens de la nature, et cultivent quelque peu de maïs autour de leurs habitations; ceux qui sont établis sur les bords de la mer, s'adonnent à la pêche et au commerce; mais cette industrie étoit renfermée dans des limites bien étroites, puisque la production la plus abondante des isles, c'est-à-dire, l'huile des oliviers, ne pouvoit être exportée que dans les ports de la réplique de Venise et vendus aux seuls commerçans Vénitiens. Nous avons déjà dit que la plus grande partie du poisson qui se consommoit à Corfou, y étoit apportée par des pêcheurs Napolitains, parce que l'industrie de ces peuples surpasse en ce genre celle des Corfuotes. C'est à cette servitude du com-

Loi désastreuse.

merce que nous croyons devoir attribuer l'état de foiblesse et de pauvreté auquel est réduite l'isle de Corfou; il résultoit de cette prohibition, qui enchaînoit le commerce des huiles, que les colons ne se donnoient aucun soin pour améliorer la culture des oliviers, rendre leur produit plus certain ou plus abondant, et perfectionner la fabrication des huiles; aussi y sont-elles en général d'une très-mauvaise qualité, par la négligence qu'ils mettent à recueillir les olives dans la saison favorable, et au point convenable de maturité, et enfin par les mauvais procédés qu'ils emploient pour la confection même des huiles. A quoi leur eût-il en effet servi d'avoir des huiles meilleures ou en plus grande abondance, puisqu'ils étoient soumis à la loi impérieuse de les vendre au prix que leur imposoient arbitrairement les marchands de Venise, qui, n'ayant aucune concurrence étrangère à redouter, s'accordoient entre eux pour les acheter au plus bas prix possible? Toujours pressés de vendre leurs denrées par

Cause de la foiblesse ou de la pauvreté de l'isle de Corfou.

L'huile d'olive est mauvaise, et pourquoi.

la nécessité de se procurer de l'argent pour aller dans les marchés de la terre ferme, acheter les bestiaux et les grains qui servent à leur subsistance, ils étoient forcés de les abandonner à quelque prix que ce fût. C'est ainsi qu'une mauvaise loi influe sur une population entière, et flétrit toute la surface d'un pays. A cette loi tyrannique se joignoient d'autres usages

Usages funestes.

non moins destructeurs de la félicité publique. Le gouvernement avoit coutume d'envoyer dans les isles du Levant pour y commander, des patriciens puissans, mais obérés par leur imprudence ou leur dissipation, et dont la fortune avoit besoin d'être relevée. Cette malheureuse province étoit livrée en proie à l'avidité et

Corruption des nobles.

aux vexations arbitraires de ces nobles ruinés, qui, dans un règne de trois ans, dévoroient la substance du pays, s'approprioient les fonds publics destinés à l'entretien de la marine, des fortifications et des établissemens de la place de Corfou, et répandoient autour d'eux et au loin la corruption et le malheur. Nous

craignons de n'être pas crus si nous disons que le meurtre et l'assassinat étoient une des branches les plus lucratives du revenu des provéditeurs dans ces pays, séparés du centre du gouvernement par un long trajet de mer, dans ces pays où il eût été également inutile et dangereux de demander justice contre un oppresseur puissant, qui abusoit de son autorité et du glaive sacré des lois pour assassiner la morale publique. On savoit dans ces malheureuses contrées ce qu'il en coûtoit pour racheter le sang que l'avarice ou la vengeance avoit fait répandre. Tous les intérêts de fortune, d'ambition et d'amour, étoient soumis à la trahison et au stylet; le plus puissant ou le plus riche certain d'acheter du gouvernement l'impunité de ses crimes, écartoit son concurrent par la menace de l'assassinat, et souvent par l'assassinat même. Tandis que le gouvernement prohiboit avec un soin extrême dans les isles, l'établissement de l'imprimerie, la communication des pensées et tous les moyens d'instruction

Meurtres et assassinats encouragés.

publique, il souffroit par un prétendu respect pour des usages établis, dont il tiroit avantage; que dans les villes, dans les campagnes, et dans les fêtes ou assemblées publiques, les hommes parussent armés de dagues et de poignards. Le voile de la barbarie soutenu par l'ignorance et la corruption, fût ainsi déployé pendant des siècles sur ces régions infortunées. Quelquefois cependant elles respirèrent sous l'administration plus douce ou moins tyrannique de quelque gouverneur honnête homme : nous trouvons autant de satisfaction que de justice à rendre un hommage public aux vertus et au patriotisme du dernier provéditeur général de Corfou, le noble Widman, dont nous avons eu occasion de connoître et d'apprécier les qualités estimables. Mais ces exceptions heureuses et rares ne produisoient qu'un avantage foible et passager, tandis que le vice général de l'administration, faisoit des maux durables et toujours croissans.

Coutume barbare.

Exception honorable.

L'excès du mal en amène presque toujours le terme, et les Insulaires

du Levant touchoient au moment de leur délivrance et du bonheur. Déjà la renommée avoit répandu parmi eux la gloire du nom français ; la liberté avoit des sectateurs aussi zélés qu'éclairés dans ces contrées, qui fûrent autrefois son berceau. C'est en vain que l'aristocratie expirante cherchoit à jetter par d'odieux tableaux, la terreur et l'effroi dans le cœur des Grecs, à l'approche des troupes françaises ; c'est envain qu'elle leur représentoit les soldats de l'armée d'Italie comme des brigands avides de rapines et altérés de sang, abolissant les cultes, insultant leurs ministres, et mêlant l'outrage à la débauche. Le gouvernement de Venise avoit perdu le droit de persuader ces peuples, et les plates calomnies qu'il s'efforçoit d'accréditer contre les Français, obtenoient fort peu de confiance dans le public. A son arrivée dans l'isle de Corfou, le général divisionnaire Gentily fit une proclamation aux habitans des isles, par laquelle, en leurs annonçant l'heureuse révolution qui les affranchis-

Effets de l'aristocratie.

Proclamation.

soit du joug et de l'oppression de l'ancien gouvernement de Venise; il mettoit leurs propriétés, leurs opinions, leurs cultes, leurs mœurs, et enfin leurs personnes sous la sauvegarde de la loyauté française, et la protection de cette puissante nation; il établit parmi les troupes la discipline la plus exacte; elles fûrent placées dans les forteresses dont elles se mirent en possession, et aucun militaire ne fût logé dans les maisons des particuliers. Cet égard pour les usages et les mœurs des Grecs qui s'accordoit avec les intérêts et la sûreté de la division, produisit un très-bon effet dans le pays.

Mesures sages.

Nous allons rendre compte de quelques opérations publiques de ce général, qui feront connoître son caractère et le systême de son administration.

Immédiatement après avoir formé l'établissement des troupes françaises et avoir pourvu à leur sûreté et au bon ordre de la place de Corfou, le général Gentily, conformément aux

instructions qu'il avoit reçues du général en chef Buonaparte, s'occupa de l'organisation du gouvernement provisoire, qui devoit remplacer dans toutes les isles, l'ancien gouvernement aristocratique de Venise. L'aimable auteur d'Oscar, le citoyen Arnaut, qui accompagnoit Gentily dans son expédition, fût chargé de consulter l'opinion publique sur les hommes du pays, les plus propres, par leurs talens et leur moralité, à composer les municipalités provisoires qui devoient être établies dans chaque isle. Il se répandit dans les diverses sociétés de la ville et demanda des listes de candidats aux individus qui lui parurent les plus dignes de sa confiance ; il s'en procura six, dressées par des hommes de société et de caractère différens. Il les communiqua au général, et ils convinrent ensemble que l'on choisiroit pour membre de la municipalité ceux qui auroient été portés sur la majorité de ces six listes. Ainsi fût formée la première municipalité provisoire de Corfou.

Administration du général Gentily.

Choix des magistrats.

Gentily prit des mesures à-peu-près semblables pour composer les municipalités provisoires des autres isles et lieux de la terre ferme, dont nous avons parlé dans la première partie de ce mémoire. Nous devons remarquer ici un trait de caractère qui distingua dans cette circonstance les peuples de l'isle de Céphalonie. Lorsqu'il fut question d'y organiser le gouvernement provisoire, l'intention du général Gentily, étoit que dans cette isle, comme à Corfou, il n'y eut qu'une municipalité établie dans le chef-lieu, laquelle seroit chargée de l'administration générale de l'isle. La ville d'Argostoli, siège ancien des représentans du gouvernement de Venise, avoit été naturellement désignée pour être le centre de la nouvelle administration. Aussi-tôt trois ou quatre autres villes firent valoir leurs prétentions contre celle d'Argostoli; les partis, qui de tout tems ont divisé les habitans de cette isle, se reveillèrent, et le feu de la guerre civile s'y seroit allumé, si le général Gentily n'eût appaisé ces

Trait de caractère des Céphaloniotes.

ces germes naissans de discorde, en accordant une municipalité à chaque commune, et établissant un conseil central à Argostoli.

Division du territoire.

Le territoire des isles fut divisé en cantons, dans chacun desquels on plaça un juge-de-paix, choisi parmi les pères de famille les plus respectables. On établit près de chaque municipalité centrale, des tribunaux de justice civile et criminelle, et bientôt à l'aide de ces institutions bienfaisantes, la morale publique, longtems exilée de ces lieux, commença d'y reparoître, conduisant à sa suite la confiance et le bonheur. C'est ici le lieu de remarquer combien ces institutions toutes imparfaites qu'elles furent à leur origine, produisirent d'heureux effets parmi les habitans des isles. Leurs mœurs en furent subitement adoucies; le meurtre et l'assassinat, si fréquens sous l'ancien gouvernement de Venise, qui en faisoit comme nous l'avons déjà dit, une spéculation d'intérêt et une branche principale de ses revenus, cessèrent tout-à-coup leurs ra-

Renaissance des mœurs.

Changemens heureux.

vages. Lorsque les insulaires virent s'élever au milieu d'eux une autorité puissante et protectrice, dont le bras soutenoit et encourageoit les bons en même tems qu'il comprimoit les méchans; lorsque sous son abri, ils virent se former une magistrature en quelque sorte de leur choix, chargée de veiller au bien de tous et de chacun, d'administrer sans frais et sans lenteur, une justice impartiale à tous les citoyens, et de s'occuper sans relâche des objets de bonheur et d'utilité publique; alors ils abandonnèrent leurs mœurs féroces, et rentrant avec confiance sous l'empire tutélaire des lois, ils oublièrent leurs anciennes injures, leurs haines actuelles, et nous les vîmes déposer leurs armes sans résistance au pied de l'autel de la patrie. Gentily ne tarda pas à recueillir le prix de sa paternelle administration. Déjà les chefs de la religion grecque, frappés de la ressemblance entre nos maximes républicaines et celles de l'évangile, étoient devenus les plus zélés missionnaires de la révolution, opé-

Des prêtres grecs.

rée par les Français. Ces hommes, pères de famille et citoyens, n'ont pas le dur égoïsme des prêtres célibataires; pauvres et respectés, ils n'ont de l'ascendant sur l'esprit des peuples, que par la douceur de leurs mœurs patriarchales et la pureté de leur vie. Déjà Gentily voyoit dans la ville et dans les campagnes, les soldats français, unis aux Grecs avec intimité, partager sans tumulte et sans jalousie leurs tables et leurs plaisirs; la plus douce harmonie régnoit autour de lui, chaque jour les insulaires lui apportoient en tribut l'hommage de leur respect et de leur amour. Chaque jour ils bénissoient le héros vainqueur de l'Italie, qui avoit envoyé vers eux le sage et vertueux Gentily. Semblable à ces vieillards de l'antiquité, Nestor ou Alcinoüs, il avoit ramené l'âge d'or sur la terre autrefois fortunée des Phéaciens; ils exprimoient sans cesse avec la naïve effusion des cœurs satisfaits, et cet enthousiasme qui, dans tous les tems, caractérisa le peuple grec, leurs sentimens d'ad-

Union des Français et des Grecs.

Enthousiasme des Grecs.

miration et de reconnoissance pour la grande nation, et leurs vœux ardens d'y être réunis. Nous avons souvent joui du spectacle de ces scènes intéressantes où Gentily, environné de Grecs qui venoient de tous les points des isles, pour le voir et l'entendre, reveilloit dans leurs ames le souvenir de leurs antiques vertus et de leur gloire éclipsée ; les instruisoit des avantages de la liberté et des efforts nécessaires pour l'acquérir et la conserver. Quoiqu'il fut accablé d'infirmités, il écoutoit avec bonté, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil les plaintes des uns, les réclamations des autres ; concilioit ou regloit les intérêts de chacun, et dirigeoit les magistrats dans la conduite des affaires publiques et privées. Pendant trois mois que nous avons été à portée de suivre ses opérations à Corfou et dans les isles, nous l'avons vu sans cesse animé du

Caractère vertueux de Gentily.

desir généreux de rendre ces peuples à leurs antiques vertus, de leur inspirer l'amour et la vénération du nom français et de préparer à la répu-

blique la plus noble conquête, celle des cœurs d'une nation entière, heureuse par ses bienfaits et reconnoissante avec amour.

On parlera assez de la gloire militaire que Buonaparte s'est acquise par ses campagnes immortelles en Italie; mais en préparant une révolution douce et morale parmi les insulaires de la mer Ionienne, en assurant le bonheur d'une population de 170,000 ames, et donnant à sa patrie, dans ses mers éloignées, un établissement considérable, dont l'avantage et l'utilité pour le commerce et la marine, seront chaque jour mieux sentis; il s'est acquis aux yeux de la philosophie, un nouveau titre à la gloire, celui de bienfaiteur de son pays et de l'humanité. Lorsqu'il fit choix de Gentily pour l'envoyer à Corfou, il connoissoit le caractère vertueux de son digne compatriote; il savoit que la pureté de sa morale, son intégrité, sa douce et vraie phylantropie étoient les vertus qui devoient assurer le succès de la mission importante et délicate

Vues du général Buonaparte.

Nouveau titre à la gloire.

qu'il lui confioit. Il lui donna peu d'instructions et laissa à sa prudence et à ses talens éprouvés, le soin de régler sa conduite selon les circonstances. Nous avons déjà eu occasion de rendre compte au général Buonaparte des opérations de Gentily aux isles, et nous avons recueilli avec bien de l'intérêt les témoignages de sa satisfaction.

Après avoir fait connoître, autant qu'il étoit en nous, l'état ancien des isles de la mer Ionienne, et leur situation au moment où les Français y ont débarqué, nous joindrons aux détails que nous avons donnés des opérations du général Gentily dans ces isles, nos propres réflexions sur les changemens heureux qu'une bonne administration tant civile que militaire peut opérer dans ces contrées, long-tems opprimées par un gouvernement dur et fiscal qui coupoit l'arbre dans ses racines pour en recueillir le fruit.

L'importance de la position de Corfou pour arsurer à la république les avantages du commerce du Le-

vant et du golfe de Venise, est sensible à la seule inspection de la carte. Nous avons déjà dit que la place de Corfou étoit le point, non-seulement le plus important, mais le seul de la défense de ces contrées. Elle assurera toujours le domaine des isles à la puissance qui l'occupera. Cette place est la seule qui soit susceptible d'un systême complet de fortification, la seule qui ait un port assez vaste et assez sûr pour y entretenir une marine. Il paroîtra sans doute nécessaire de construire des forts dans l'isle de Sainte-Maure, voisine du continent de l'Epire et dans les postes de la terre ferme cédés aux Vénitiens, par la paix de Passarovitz. Ce continent est couvert de peuples sauvages et indépendans qui, lassés de vivre sous la foible protection du gouvernement turc, ont déjà témoigné à plusieurs reprises, leur desir de passer sous la puissante protection de la république française. Le territoire de Vonizza, abondant en bois de construction, et où l'on fera sans doute

Résumé.

Travaux nécessaires.

Considérations politiques.

des établissemens pour la coupe et l'extraction de ces bois, sera également défendu par un fort. Il y avoit autrefois un château placé sur un rocher élevé où l'on retrouve encore plusieurs pièces d'artillerie de fer, et des mortiers de bronze abandonnés sur l'herbe et parmi les ronces. Ses fortifications seront relevées, et nous pensons que la Porte dont l'autorité est souvent méconnue dans cette partie de ses domaines, que des pachas ambitieux se disputent entre eux, ne s'opposera point aux mesures que la France prendra pour sa sûreté. Les précautions dont elle usoit autrefois contre les Vénitiens, doivent être aujourd'hui dirigées contre l'Empereur et non pas contre la république française, qui est son alliée naturelle, et qui est intéressée à la soutenir. Mais ces petits forts, ainsi que ceux qu'on pourra construire à Buthrotum, à Parga et à Prévésa, ne peuvent être considérés que comme des avant-gardes qui ont leur point d'appui et de retraite sur la place de Corfou. Il nous paroîtroit

bien inutile de relever la forteresse d'Asso, dans l'isle de Céphalonie, et celle qui couvroit la ville de Zente; ces ouvrages n'ont jamais pu subsister à cause des tremblemens de terre, habituels et violens, qui désolent ces deux isles et y détruisent tous les édifices. Les Vénitiens avoient renoncé depuis long-tems à cette espèce de défense pour leurs isles, et avoient compris qu'elles ne pouvoient être gardées et protégées que par les forces mobiles d'une marine imposante. Nous pensons de même et nous croyons qu'il est indispensable d'entretenir dans le port de Corfou, des forces navales dont plusieurs frégates et bâtimens légers seroient sans cesse détachés en course et établis en croisière dans toute l'étendue de cet Archipel, pour la sûreté du commerce et des communications des isles entre elles. C'est encore le moyen le plus sûr d'en imposer aux habitans et de les contenir dans le devoir. Un nouveau motif d'entretenir une marine active dans ces parages, c'est que vers la

Corfou est le point central de la défense des isles.

Des forts de Céphalonie et Zente.

Comment il faut défendre les isles.

Morée et les côtes de l'Albanie, le commerce est souvent infesté par des voleurs de mer ou petits corsaires qui ne peuvent être contenus ou détruits que par ce moyen.

Moyens de relever Corfou.

Pour rendre à Corfou son ancienne splendeur et la faire remonter au degré de force dont elle est susceptible, il est donc essentiel de réparer ses fortifications, dont le système nous a paru très-bon, mais extrêmement dégradé. Il est important surtout de joindre à la défense de la place, l'écueil de Vido qui couvre le port au nord-est, et à l'abri duquel l'ennemi peut, en s'en emparant, incendier le port et la ville sans avoir rien à redouter des défenses de la place. La négligence des Vénitiens à occuper ce point important, nous paroîtroit inexplicable, si quelque chose en ce genre pouvoit encore nous étonner de leur part. Il nous

Ecueil de Vido à fortifier.

paroît indispensable d'y construire un réduit vers la partie supérieure de la colline qui domine l'isle à son centre, et d'établir sur sa circonférence des batteries et des fourneaux

comme il est d'usage d'en employer pour la défense des côtes.

Un objet de la plus grande importance et dont il faut s'occuper sans retard, c'est la réparation des citernes. Quelque soit la force d'une place, elle ne tient plus dès que l'eau douce y manque, et rien n'est plus facile que d'en priver, en cas de siège, la place de Corfou. On pourra s'occuper dans la suite du projet de conduire dans la ville les eaux d'un petit ruisseau qui coule de l'ouest à l'est à peu de distance de la place, et dont on a déjà pris le nivellement pour l'établissement d'une fontaine au milieu de la ville.

Citernes à réparer.

Lorsque l'ancien gouvernement de Venise s'occupoit des moyens d'assurer sa puissance à Corfou, il avoit coutume d'y faire passer un supplément de fonds pour les dépenses de la marine, l'entretien des établissemens publics, et la solde des troupes de terre et des matelots; le revenu entier des isles étant absorbé et au-delà dans ces dépenses. On continua toujours depuis à envoyer des fonds

Supplément de finances.

de Venise à Corfou ; mais la corruption générale en pervertit l'emploi ; les deniers publics, tant ceux qui venoient des isles que ceux qui étoient envoyés de Venise, devinrent la riche proie des gouverneurs. Les isles furent soumises à tous les genres de vexation, et les établissemens publics même les plus importans, les fortifications, les magasins, la marine, tout tomba dans la plus profonde ruine. Il résulte de cette observation, que le gouvernement français doit faire de fortes avances dans ces isles pour y établir solidement sa puissance et y préparer les germes de la prospérité publique.

Anciens abus.

Observation.

L'observateur le moins attentif en parcourant les isles que nous avons décrites, sera frappé à chaque pas qu'il y fera, des ravages que la corruption du gouvernement de Venise a causés dans ces contrées, destinées par la nature à jouir d'un haut dégré d'aisance et de prospérité. Nous l'avons déjà dit ; l'agriculture y est abandonnée, les habitans de la campagne n'élèvent aucun genre de troupeaux ;

ils ne cultivent que peu de maïs, ne ramassent aucun engrais, ne sement ni ne plantent. Ils recueillent avec négligence les fruits de l'olivier et de la vigne, dont ils ne retirent que des vins médiocres et une huile détestable. Nulle manufacture n'existe dans ce pays, nulle industrie n'y est remarquable ; les peuples seuls de Céphalonie méritent quelque exception en faveur de leurs rossolis et de leur activité dans le commerce ; cependant tout nous fait croire que le sol des isles seroit favorable à divers genres de culture, si l'industrie humaine y étoit encouragée par un gouvernement sage et protecteur. Nous excéderions les bornes que nous nous sommes prescrites dans ce mémoire, si nous entrions dans le détail de toutes les productions diverses que ces isles sont susceptibles de donner ; mais toute l'histoire ancienne fait foi que ces pays furent autrefois très-fertiles, et que leurs habitans furent renommés par leurs progrès considérables dans le commerce et la navigation. Si l'on considère mainte-

Agriculture.

Industrie.

Ces isles autrefois fertiles et populeuses.

nant le climat et le sol de ces isles, les divers aspects des montagnes et des vallées, on ne pourra douter qu'elles ne soient très-propres à plusieurs espèces de produit. Par-tout on y trouve un peuple doux, facile à conduire, et qui a conservé à travers les diverses révolutions qu'il a subies, le caractère de l'enfance. Son ignorance est extrême, il est rare de trouver un Grec de la campagne qui sache lire; quelque superstition, à laquelle il ne tient que par la foiblesse de son intelligence, est le seul fondement de sa morale; il est sans fanatisme à moins qu'on ne l'y provoque, en méprisant ses usages avant d'avoir éclairé son esprit. Ces Insulaires, disposés à reconnoître dans la nature l'influence immédiate de quelque saint ou sainte dont on leur a inculqué la légende dans la tête, les invoquent et les honorent par des prières et des formules qui composent en partie leur systême religieux. Ils croyent sans examen tout ce que croyoient leurs pères, et ont autant de confiance que de vénération pour leurs papas ou prêtres. Ceux-ci sont pauvres et

Caractère des habitans.

Des prêtres.

pères de famille, fort ignorans pour la plupart, mais sans fanatisme opiniâtre, parce qu'ils auroient peu d'intérêt à en avoir. Le mélange des Juifs, des Latins et des Grecs qui, depuis des siècles vivent ensemble dans ces pays avec une tolérance mutuelle, les rend indifférens sur le point de la religion, pourvu qu'on ne fronde pas avec mal-adresse leurs cérémonies ni leur croyance. Rien ne prouve mieux la douceur de leurs mœurs et leur patience religieuse, que l'état de pauvreté auquel étoit réduit le clergé grec en comparaison du clergé latin, quoique la population parmi eux, fût presqu'entièrement composée de Grecs. L'archevêque latin de Corfou étoit dix fois plus riche que le Protopapa des Grecs, et nous avons déjà dit que le chef de l'église grecque à Zente, étoit soumis au prélat latin.

Preuve de leur tolérance.

Il est de certaines vérités qu'il est utile de répéter dans tous les livres, parce qu'elles tiennent immédiatement au bonheur de la société. Ne craignons donc pas de redire que la

Vérité utile.

superstition est une maladie de l'esprit humain qui doit être traitée avec un extrême ménagement. Son seul remède est l'instruction; mais chez les peuples simples et ignorans, ce spécifique ne doit être appliqué qu'avec douceur et patience. Ce sont des malades dont la vue est foible, et que la clarté d'un trop grand jour offense ; si dans le principe vous les irritez, vous perdez leur confiance, ils vous haïssent, bientôt le fanatisme aveugle s'empare de leurs ames ; et la vérité qui s'y seroit insinuée par degrés, recule en arrière, repoussée par l'erreur et l'orgueil excités contre elle.

Esprit des Grecs.

Nous avons éprouvé l'esprit et le caractère de ces peuples. Ils sont vains, curieux, légers, amoureux de nouveautés, susceptibles d'enthousiasme, tels enfin que l'on peint les anciens Grecs. Soumis long-temps à des gouvernemens sans vertus, ils ont perdu presque toute idée de morale; mais le germe en existe dans le cœur de tous les hommes, et c'est au gouvernement à en favoriser le développement

développement. Nous avons dit quelle heureuse influence avoit eue sur leurs mœurs les institutions bienfaisantes établies parmi eux par Gentily. Que cet homme vertueux, ou quelqu'autre qui lui ressemble, préside pendant une génération aux destinées de ce peuple, et il se formera dans son sein des magistrats, des législateurs, des citoyens enfin qui connoîtront une patrie et un bien public. Un des premiers objets du gouvernement, après l'établissement solide de son autorité et de sa puissance dans les isles, doit être de préparer par de sages institutions, l'instruction de la jeunesse. C'est par des encouragemens et des prix qu'il sera facile d'y parvenir; il est essentiel d'établir une imprimerie à Corfou, pour la prompte communication des adresses et des ordres du gouvernement. La liberté du commerce est le plus puissant encouragement de l'industrie humaine. Mais cette industrie qui fertilise les champs et découvre dans leur savante culture, la source la plus assurée de la

Changemens à faire.

Instruction de la jeunesse.

Etablissement de l'imprimerie.

Encouragement pour l'industrie et l'agriculture.

fortune et de la prospérité publique, sera peut-être là plus difficile à ranimer dans ces pays long-temps stériles sous un gouvernement dur et oppresseur. Il ne sera peut-être pas aisé, dans les premiers temps, de changer les longues habitudes des Insulaires, et de vaincre leur paresse. L'ignorance oppose toujours de fortes résistances aux nouveautés les plus utiles, lorsque les préjugés militent en sa faveur. C'est par d'heureux essais, par des exemples assidus qu'il sera possible de les persuader, et de surmonter leur paresse en éveillant leur avarice. Nous pensons qu'il seroit nécessaire de faire passer dans ces isles de nouveaux habitans, actifs et industrieux. On pourroit aisément en attirer de la terre ferme voisine. Ces nouveaux colons, malheureux dans les rochers de l'Albanie, où ils sont incessamment vexés par les violences des pachas, viendroient avec joie se réunir à un peuple libre, sous la protection duquel ils jouiroient en paix des fruits de leur travail et de leur industrie. Ces

Préjugés à vaincre.

Moyens.

hommes sont forts, robustes et accoutumés aux travaux des champs. Bientôt leur exemple, en y attirant de nouveaux habitans, exciteroit l'émulation des anciens. Mais nous ne nous lasserons pas de le répéter, presque tout est encore à créer dans ces contrées, et il est nécessaire de semer abondamment sur cette terre long-temps stérilisée avant de prétendre à y rien recueillir. Une autre conséquence non moins importante de nos principes, c'est qu'il faut confier l'administration de ces isles à des hommes d'un caractère intègre et probe, et d'un talent reconnu dans la science de l'économie politique, si l'on ne veut pas rendre vains les bienfaits qui ont été jusqu'ici répandus sur ces peuples, ni tromper les espérances flatteuses que les premiers Français qui ont abordé à Corfou, y ont fait renaître dans les cœurs.

Conséquences de ce qui précède.

Le commissaire, que le gouvernement croiroit devoir charger de la mission importante de régénérer les isles, devroit être investi d'une

grande confiance et d'une grande autorité. Il devroit y établir une forme simple de gouvernement, et s'y attacher sans variation. Nous avons eu souvent occasion de reconnoître le génie des Grecs de ce pays ; accoutumés à ne suivre d'autres lois que les caprices de leurs tyrans, ils n'avoient aucune idée de justice, et recouroient à la corruption, lorsqu'ils vouloient s'exempter d'une loi qui leur paroissoit trop rigoureuse ; dans les premiers temps de l'administration des Français, ils essayoient d'user des mêmes moyens, et venoient avec curiosité, interroger la contenance des chefs militaires, pour savoir si réellement ils vouloient qu'on se soumît à leurs proclamations et à leurs ordres. Lorsqu'ils se furent bien convaincus par des épreuves réitérées, qu'on donnoit une suite assurée aux ordres émanés du quartier-général, que toutes les classes d'habitans y étoient également soumises, et qu'aucune corruption n'étoit possible ; alors ils prirent le parti de s'y conformer sans

Nécessité d'une forme simple d'administration.

D'un gouvernement ferme.

difficulté. Nous les comparions souvent à des enfans qui regardent dans les yeux de leurs parens pour y lire leur volonté et reconnoître s'ils veulent sérieusement être obéi. Tel est en effet le caractère des Grecs ; avec de la justice, de l'impartialité, et une fermeté soutenue, on fera dans ce pays tout le bien que l'on voudra, sans être obligé de recourir jamais à la violence. C'est une vérité d'expérience dont nous sommes les garans ; mais si l'administration est foible et versatile, si elle devient accessible à quelque genre de corruption, si elle heurte indiscrettement les mœurs, les usages, les opinions de ces peuples, elle pourra, à l'exemple des Vénitiens, perpétuer parmi eux les vices des esclaves, aiguiser leurs subtilités, exciter leur mauvaise foi, ranimer au milieu d'eux le meurtre et l'assassinat, et épuiser le gouvernement pour y maintenir sa puissance ; mais elle éloignera de leurs cœurs la confiance et l'amour qu'ils ont naturellement pour le peuple français, et reculera de plusieurs

Caractère des enfans.

Dangers d'une administration foible.

siècles, la régénération des Grecs des isles à laquelle est liée de bien près selon nous, celle de toute l'ancienne Grèce.

Mais il n'en sera point ainsi : ô vous, peuples de la mer Ionienne ! nous vous félicitons d'être devenus Français, dans cette époque heureuse où la philosophie de l'humanité a triomphé de cette autre philosophie, dont la main systématique et glacée, traite le cœur de l'homme comme le bois et la pierre ! Sous son empire, vous serez élevés par degré au rang des hommes ; l'instruction dissipera de devant vos yeux les prestiges de l'ignorance et de l'erreur : sa douce et sûre influence ranimera vos ames, dirigera vos esprits, et préparera les jours de gloire et de félicité qui ne sont point éloignés pour vous. Amis, cet espoir ne sera point trahi ! Si vous avez pu supporter avec tant de constance et de longuanimité le joug humiliant et dur des Vénitiens, c'est par une confiance et une docilité plus raisonnables envers une nation géné-

Espoir.

reuse que vous effacerez la trace des longs outrages que vous avez reçus, et que vous deviendrez semblables à vos pères. Le peuple Français vous unit à son sort; il veut vous faire jouir des bienfaits d'une régénération qui lui coûta bien cher, mais dont il recueille déjà les fruits en préparant le bonheur de l'humanité, et vous le seconderez par vos vertus.

Après avoir fait connoître l'état ancien des isles, leur situation à l'époque de l'arrivée des Français; les changemens heureux qui ont été opérés par l'administration douce et paternelle du général Gentily, et donné enfin quelques vues sur les moyens d'y assurer la puissance de la république, en régénérant ces importantes colonies; qu'il nous soit permis de nous féliciter d'avoir été employés près du général Gentily dans la mission de philosophie et de bienfaisance qu'il y a remplie, de nous honorer d'avoir eu part à sa confiance, et d'avoir reçu les témoignages de son estime et de son amitié. Si quelque amertume a troublé les derniers instans que nous avons

passés dans ce pays ; si la jalousie et la haine de quelques hommes envieux, en nous forçant, par d'odieux moyens, à nous éloigner de ces lieux, nous ont privés de la douce satisfaction de le seconder plus long-temps dans ses opérations en faveur des Insulaires, nous n'en avons pas moins emporté dans nos cœurs le vif desir de leur être utiles de quelque manière que ce soit.

Objets de ce mémoire.

Notre principal objet en écrivant ce mémoire, a donc été de fixer l'attention du gouvernement sur le sort d'une population de 170,000 ames, qui attendent de lui leur bonheur. En jettant les yeux sur ces contrées, il y découvrira peut-être quelque trace de notre passage, et si notre conduite dans les isles obtient son approbation, nous serons par cela seul récompensés de nos travaux, et c'est l'objet éloigné que nous avons eu en vue en écrivant... Bonheur aux Insulaires !.... Justice à nous !.... C'est par ce double vœu que nous terminons ce mémoire.

Vœu en faveur de la justice et de l'humanité.

FIN.